THE UNIVERSITY OF ALBERTA

RELEASE FORM

NAME OF AUTHOR Ahmed Berkane

TITLE OF THESIS Le thème de l'engagement dans la vie et l'oeuvre d'André Gide

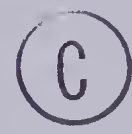
DEGREE FOR WHICH THESIS WAS PRESENTED Master of Arts

YEAR THIS DEGREE GRANTED 1981

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

LE THEME DE L'ENGAGEMENT DANS LA VIE ET L'OEUVRE D'ANDRE GIDE

by



AHMED BERKANE

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES AND RESEARCH

IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE

OF MASTER OF ARTS

IN

FRENCH LITERATURE

DEPARTMENT OF ROMANCE LANGUAGES

EDMONTON, ALBERTA

FALL, 1981

81F-16

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

FACULTY OF GRADUATE STUDIES AND RESEARCH

The undersigned certify that they have read, and recommend to the Faculty of Graduate Studies and Research, for acceptance, a thesis entitled LE THEME DE L'ENGAGEMENT DANS LA VIE ET L'OEUVRE D'ANDRE GIDE submitted by AHMED BERKANE in partial fulfilment of the requirements for the degree of Master of Arts.

ABSTRACT

If there exists an apparent Engagement in the life and works of André Gide, the critics remain divided. We have proposed to study the theme of the Engagement, and we have tried to discover its essence. This study excludes the Engagement found in Gide's aesthetics and his position regarding sexual freedom.

During this study, we have begun by analysing the evolution of Gide's life and the elements that influenced it, such as his family, his social milieu, his readings, etc. His behaviour, his attitudes and the stands he took thereafter, have clearly affected his literary orientation. As far as Engagement is concerned, however, we arrived at the conclusion that, if Gide's orientation, at certain times and in certain of his writings, tended to lean towards Engagement, this Engagement was in all cases either unintentional of the author and he rejects it with an explanation, or conscious but temporary and quickly rejected.

RESUME

S'il existe une part d'engagement apparent dans la vie et l'oeuvre d'André Gide, les critiques sont partagés. Nous nous sommes proposé d'étudier le thème de l'engagement, et nous avons essayé de découvrir quelle en est sa nature. Cette étude exclue l'engagement de Gide dans le domaine de l'esthétique, de même que son attitude engagée en matière de liberté sexuelle.

Au cours de cette étude, nous avons d'abord analysé l'évolution de la vie de Gide, les éléments qui l'ont influencée, tels que sa famille, son milieu social, ses lectures, etc. Ses comportements, ses attitudes et les prises de positions qui en découlent, ont nettement marqué son orientation littéraire. Mais en fait d'engagement, nous sommes arrivé à conclure que si l'orientation de Gide, à certaines époques et dans certains de ses écrits, tendait nettement vers l'engagement, cet engagement était toujours, soit non voulu de l'auteur et il le rejette pour s'en expliquer, soit conscient mais temporaire et très vite renié.

TABLES DES MATIERES

"L'action ne m'intéresse point tant par la sensation qu'elle me donne que par ses suites, son retentissement. Voilà pourquoi, si elle m'intéresse passionnément, je crois qu'elle m'intéresse davantage encore commise par un autre. J'ai peur, comprenez-moi, de m'y compromettre. Je veux dire de limiter par ce que je fais ce que je pourrais faire. De penser que parce que j'ai fait ceci, je ne pourrai plus faire cela, voilà ce qui me devient intolérable. J'aime mieux faire agir que d'agir."

Gide, Incidences, p. 140

INTRODUCTION

Le thème de l'engagement chez Gide a été présenté par Yvonne Davet sous la forme d'un recueil de lettres, de déclarations et de textes, dans Littérature Engagée[1]. Ce thème a été repris, dans André Gide [2] par François Fonvieille-Alquier qui y consacre un chapitre: c'est selon lui, un engagement politique qui se traduit par ses protestations contre les abus des certains colons en Afrique, son intervention en faveur d'opprimés tels que Dimitrov et les communistes en Allemagne, et surtout son ardente sympathie pour le communisme. Naville s'est interessé à l'idée du communisme chez Gide, et Alain Goulet s'est penché sur l'intérêt que portait la Presse Soviétique au nouveau "camarade"[3]. Cette adhésion a fait écrire à Archambault que "Gide s'y est engagé autant qu'il (était) capable de s'engager"[4]. Jean Delay pour sa part, dans son introduction à la Correspondance André Gide - Roger Martin du Gard, a écrit que "Gide, après s'être ardemment engagé, s'est désolidarisé (...)"[5]. On a beaucoup parlé d'engagement chez Gide, mais cet engagement semble prendre un sens différent pour chaque critique.

Nous définissons l'engagement comme "l'adhésion à des principes mis en action, dans le but de participer à l'avancement d'une cause, qu'elle soit politique, sociale ou autre." Cet aspect de l'engagement a été laissé dans l'ombre et nous nous proposons de l'étudier. Cette étude traitera de l'engagement politique et social, à l'exclusion de l'esthétique et des prises de positions gidiennes sur l'homosexualité. Nous envisageons donc les signes de l'engagement dans les années

de formation et chez Gide auteur. Après son voyage au Congo, on croyait que Gide avait rompu avec la bourgeoisie; en 1932, dans la N.R.F., il déclare sa sympathie pour la Russie. On le disait engagé, mais Gide, qui voulait "oser être soi", était-il réellement engagé ? Nous tenterons d'évaluer la nature et la profondeur de cet engagement en examinant surtout la période qui s'étend de 1925 à 1946, dans le Journal, Ne Jugez Pas, Retour de l'U.R.S.S., Retouches à Mon Retour de l'U.R.S.S., dans les textes réunis dans Littérature Engagée, et nous conclurons notre étude par un examen détaillé de Robert ou l'Intérêt Général.

CHAPITRE I

LES ETAPES DE L'HUMANISME CHEZ GIDE

a) Enfance et adolescence de Gide.

La vie et la psychologie de Gide sont très complexes dans leurs cheminements ainsi qu'en témoigne son Journal. Il est né le 22 novembre 1869 à Paris, d'un père professeur de droit, originaire d'Uzès, et d'une mère normande ce qui lui fera écrire:

> "Est-ce ma faute à moi si votre Dieu prit si grand soin de me faire naître entre deux étoiles, fruit de deux sangs, de deux provinces et de deux confessions?"
>
> Journal, p. 959

Son père était catholique et sa mère protestante, Gide fut élevé dans la religion protestante, il y a connu une morale rigide qu'il n'a cessé de rappeler dans ses écrits.

A l'âge de onze ans, à la mort de son père, il est à charge de sa mère, qu'il disait de caractère difficile, et d'une gouvernante écossaise qui l'a beaucoup marqué. Tout au long du Journal ses souvenirs d'enfance et d'adolescence nous présentent le milieu qui l'a influencé. Il en souligne les aspects négatifs:

> "Il faut que j'ose franchement le reconnaître: C'est mon enfance solitaire et rechignée qui m'a fait ce que je suis."
>
> Journal, p. 21.

Gide croyait que la source de ses maux était due au caractère excessif et tyrannique de sa mère.[6] C'est pourquoi, très tôt, il a tenté de se rebeller. Lors de son voyage en Algérie en 1895, il écrit à sa mère:

"Si je m'occupais de mener une vie telle que tu me la conseilles, elle serait en mensonge constant avec mes pensées."

Lettre du 15 mars 1895
(L.Adjadji, Gide, Journal, p. 16)

Gide a ressenti le besoin de se libérer de la domination de sa mère et il a employé toutes sortes de ruses pour échapper aux contraintes.

D'abord il n'aimait pas l'école, il s'ingénia à feindre des crises nerveuses si bien qu'on lui fit des concessions. Cette aversion pour l'école fut renforcée par la découverte de "ses mauvaises habitudes" (masturbation à l'école) qu'il croyait être la source de ses problèmes. Il a laissé un témoignage de ces instants qui l'on profondément marqué:

"Je sais ce dont il s'agit (...). Mais si ta mère, d'ici quelques instants, voyait qu'il est nécessaire de te ramener, c'est-à-dire si tu n'es pas corrigé, eh bien (et ici sa voix se faisait terrible) voici les instruments auxquels il nous faudrait recourir, ceux avec lesquels on opère les petits garçons de ton cas."

Journal S., p. 391.

A cause de cet incident, Gide sera plus tard préoccupé par les problèmes sexuels et semble s'élever contre l'attitude réprobatoire des médecins vis à vis des garçons dont la sexualité est précoce.

Sa vie sociale, déjà limitée aux contacts avec sa mère, sa gouvernante, et à la visite de parents et de professeurs privés, était alors bouleversée: son équilibre psychologique en est troublé. De plus, Gide n'était pas alors un élève brillant.

"En vérité, je crois que je ne comprenais pas ce que l'on me voulait, ce que l'on attendait de moi.
Les pensums n'étant pas de règle à l'Ecole, M. Vedel dut se contenter de m'infliger un

"zéro de conduite". La sanction, pour rester morale, n'en était pas moins rigoureuse. Mais cela ne m'affectait guère. Toutes les semaines j'obtenais mon zéro de "tenue, conduite", ou d'"ordre, propreté"; parfois les deux. C'était couru. Inutile d'ajouter que j'étais un des derniers de la classe. Je le repète: je dormais encore; j'étais pareil à ce qui n'est pas encore né."

Journal S., p. 390

Gide peint de son enfance un tableau bien sombre. A cause de ses difficultés scolaires, un certain vide se crée autour de lui. il se replie sur lui-même.

Très tôt il mettra en question la religion. C'est à l'Ecole Alsacienne qu'il apprit qu'il était protestant, lorsque ses camarades de classe lui demandèrent qu'elle était sa confession. Cette différence de religion contribue à l'isolement de Gide parmi ses camarades. Il s'est créé un monde imaginaire dans lequel il pouvait se réfugier à loisir. La hantise de cette vie malheureuse le poursuivait jusque dans ses rêves:

"Dans mes rêves je revoyais Gomez le féroce; je haletais, poursuivi par sa meute;(...).

Journal S., p. 424

C'est pour échapper à cette cruelle situation que Gide se transformera en malade imaginaire:

"Dans la maladie nerveuse qui succéda à ma variole, je laisse aux neurologues à démêler la part qu'y prit la complaisance."(...)
"Dès les premières manifestations de ce mal bizarre, le docteur Leenhardt appelé avait pu rassurer ma mère: les nerfs, rien que les nerfs disait-il."

Journal S., p. 424

Ainsi s'est développé un jeu qui marquera Gide enfant et adolescent. La scolarité de Gide à l'Ecole Alsacienne est interrompue et

remplacée par une série de cours privés, mais Gide ne semble pas faire de progrès. Sans amis, il se contentera de l'isolement relatif qui semble lui convenir. Il y trouvera tranquillité et indépendance. Pourtant Gide n'était pas heureux, il souffrait secrètement. Plus tard, de retour à l'école, il deviendra un élève brillant, qui osera enfin prendre l'initiative pour se faire des amis. Une amitié le marqua plus particulièrement, celle de Pierre Louis, le meilleur élève de sa classe, qui l'aidera à s'ouvrir au monde extérieur. C'est même avec lui qu'il commencera la rédaction de son Journal en 1889. Mais bien vite il décide de choisir sa voie: "Oser être soi" est une phrase qui peut résumer le reste de sa vie. Il voulait être libre, et sa rébellion sera d'abord dirigée contre sa mère qu'il accusait d'être la raison du "carcan" qu'il a longtemps porté. Dans une lettre datée du 11 décembre 1894 il lui déclare:

> "Ah!! la famille!! la famille!! - C'est comme le plat de langues d'Esope, la pire ou la meilleure des choses."
>
> Lettre d'A.G. à sa mère, citée par Adjadji dans André Gide, Journal, p. 60

C'est à cette époque qu'il fuit la famille, sa famille, pour entrer en contact avec le monde. A vingt-six ans il aura voyagé en Belgique, en Hollande, en Espagne, en Tunisie, en Algérie, et en Suisse pour une cure. Marié, il sera un mari intermittent, prêt à repartir immédiatement, ou quelques jours après être rentré de voyage.

Sa connaissance du monde extérieur se développe ainsi que son goût pour la lecture, goût que sa mère a toujours encouragé. Bientôt il fréquente des poètes qui deviendront ses amis, comme Paul Valéry, et avec lesquels il entretiendra une correspondance suivie. Il ren-

contre également d'autres écrivains, Henri de Reignier, Mallarmé, et José-Maria de Heredia.

b) L'écrivain.

En 1931 Gide écrit dans son Journal:

> "Sans cette formation chrétienne, sans ces liens, Em. qui orientait mes pieuses dispositions je n'eusse écrit ni André Walter, ni l'Immoraliste (...) ni même peut-être les Caves et les Faux Monnayeurs par regimbements et protestations (...)"
>
> Op. cit., p. 1052

La morale chrétienne a engendré chez Gide des tendances anti-chrétiennes. Elevé dans un monde puritain, il s'interroge sur la finalité d'une vie qui exige des protestants le respect des règles morales et religieuses. Son éducation a exalté la pureté, le mépris de la chair et la crainte du péché, mais Gide trouve que cette crainte rend la chute plus facile. Il décide alors d'écrire en fonction de ses sentiments et de ses réflexions. Ceci est à l'origine de sa création littéraire et du choix d'un thème dominant: oser être soi, ce qui entraîne chez lui un désir de libération suivi de rébellion. Cette rébellion, au départ n'était pas affichée, il reste d'abord soucieux de se conformer aux exigences sociales:

> "Alors, cessant d'appeler tentations mes désirs, cessant d'y résister, je m'efforçais tout au contraire de les suivre; l'orgueil m'apparut une chose moins préférable peut-être à tort, dans cette forme splendide d'un égoïsme plein de religion, je ne vis plus que restrictions et limites (...)"
>
> Journal, p. 44

Ainsi Gide chemina vers la chute. Ses actes étant en contradiction avec la morale chrétienne qu'il a héritée, il se trouvera en conflit avec lui-même et avec sa mère. Cependant la source de ses écrits ne

se limite pas à ses réflexions. Bien qu'il l'ait nié, il a subi de nombreuses influences.

Dans André Gide et le Communisme, nous notons que Gide a été influencé par Nietzche et Mallarmé. Ses lectures sont très étendues: adolescent, son livre préféré était la Bible, qui l'a amené à méditer sur les textes sacrés. Il se servait de la Bible pour essayer d'analyser ses sentiments et ses actes; son Journal est parsemé de telles citations et commentaires:

> "Mais l'Evangile(...) Ah! Je trouvais enfin la raison, l'occupation, l'épuisement sans fin de l'amour (...). Je ne buvais à pleine Bible que le soir, mais au matin reprenais intimement l'Evangile; je le reprenais encore au cours du jour. Je portais un nouveau Testament dans ma poche, il ne me quittais point (...)."
>
> Journal S., p. 499

Gide était donc imprégné de l'Evangile et nous retrouvons dans son oeuvre des idées, des commentaires, des références, et plus précisément des "actes", qui ont comme source d'inspiration, la Bible.

Gide a aussi subi l'influence d'autres écrivains parmi lesquels nous notons des auteurs classiques:

> "Je n'ai point retrouvé dans l'enseignement de M. Couve, l'émotion qui m'étreignait à la lecture de Fénelon, de Bossuet ou de Pascal."
>
> Journal S., pp. 498-99

De ces trois, Pascal semble l'avoir le plus influencé. Dans son Journal il le cite souvent:

> "Je relis l'admirable passage de Pascal"
>
> p. 97

> "(...) continue la lecture, (méthodiquement pour la première fois) de Pascal, (...)
>
> p. 178

"Je croyais connaître Pascal; chaque jour j'y découvre du nouveau."
p. 201

"J'ai repris la lecture de Pascal, d'un beaucoup plus grand profit pour moi que Bossuet."
p. 538

"Mais de là cette angoisse où, par la suite et jusqu'à la fin, Pascal se débat. C'est proprement là ce qui fait sa grandeur et qui donne à sa voix ce tremblement incomparable, ce pathétique d'une âme aux abois."
p. 201

Un autre écrivain rappelle aussi l'attitude de Gide: Montaigne, lui aussi grand lecteur et aimant livrer ses réflexions. Gide le cite assez souvent:

"(...) pour moi qui lis du Montaigne le crayon à la main, prêt à marquer en marge mon étonnement ou ma joie (...)"
Journal, p. 354

Il se compare à l'auteur des Essais lorsqu'il écrit:

"Les reproches qu'on ma fait, l'on pourrait les faire à Montaigne; (...)"
Journal, p. 796

et plus loin:

"(...) écoutant en ceci les conseils de Montaigne qui se montre particulièrement sage en cette matière: il savait et je sais aussi (...)"
Journal S., p. 1169

Si Gide paraît avoir subi l'influence de Montaigne, il nie avoir été influencé par Nietzche:

"Que de choses, au contraire, je n'ai pas dites, parce que je les découvrais ensuite chez autrui! L'influence de Nieztche sur moi? (...) J'écrivais l'Immoraliste lorsque je l'ai découvert. Qui dira combien il m'a gêné (...)? Combien mon livre s'est appauvri de tout ce qu'il me déplaisait de redire."
Journal, p. 739

Lucien Adjadji a écrit que "Gide connaissait dès 1891, au moins, le nom de Nietzche. Son idéal: faire partie de la Confrérie des hommes forts."[7] Gide n'a pas caché son admiration pour le "bonheur" de Nietzche, un bonheur "tragique et féroce". Nous savons que Gide a connu Nietzche très tôt et qu'il a subi son influence, fut-elle temporaire:

> "Je me suis mis plus tard sous la tutelle d'autres maîtres: et que depuis j'ai beaucoup préférés: Spinoza, Descartes, Leibniz, Nietzche enfin; je crois même m'être assez vite dégagé de cette influence (...)"
> Journal, p. 519

Gide situe cette influence du temps où il était au lycée, il connaissait Nietzche ainsi qu'il le précise:

> "Le livre était tout composé dans ma tête et j'avais commencé de l'écrire lorsque je fis la rencontre de Nietzche (...) Si Nietzche ici me servit, ce fut, par la suite, en purgeant mon livre de toute une partie de théorie qui n'eut pas manqué de l'alourdir."
> Journal, pp. 858-59

Naville est catégorique et écrit:

> "(...) A côté de cette influence idéaliste, il en est une autre qu'il faut noter, celle-là dans le sens de l'individualisme; et même d'un individualisme forcené: C'est celle de Nietzche."
> André Gide et le Communisme, p. 20

Il est difficile d'expliquer pourquoi Gide a nié l'influence de Nietzche. Cette attitude est conforme à la vie qu'il a menée durant son adolescence: il s'est replié sur lui-même et semble s'être coupé du reste du monde, d'où, peut-être, son refus d'admettre ces influences. Cet isolement facilitera la méditation qui le mènera à tout questionner, à tout analyser, ce sera le point de départ de sa "recherche de soi".

c) La recherche du moi (Période de 1893 à 1927).

Gide cherche à se connaître à travers les autres: les amis, la famille. Il est issu d'une famille qui faisait partie d'une bourgeoisie qu'il jugera sévèrement à certaines périodes de sa vie:

> "Tout ce qui était naturel chez ma mère, je l'aimais. Mais il arrivait que ses élans fussent arrêtés par des conventions et le pli que laisse trop souvent l'éducation bourgeoise."
>
> Journal S., pp. 1100-01

Cette classe sociale a marqué sa vie: sa mère a tenu à lui assurer une éducation bourgeoise. Gide a pu jouir d'une fortune qui lui permettait de consacrer tout son temps à lire et à écrire. Sa mère l'a également introduit à une société qui allait faciliter sa carrière d'écrivain:

> "(...) je ne sais plus dans quel salon elle m'introduisit ce jour-là (...) Il y eut force présentations, et la conversation fut ce que sont à peu près toutes les conversations mondaines, faites de rien et de simagrées."
>
> Journal S., p. 1099

Gide s'ennuie de cette bourgeoisie à laquelle il prétend souvent vouloir cesser d'appartenir. Il voulait être lui-même sans devoir se limiter, ni se conformer, aux exigences d'une étiquette qu'il faudrait respecter toute sa vie. Il condamne cette société et veut s'en détourner pour se découvrir:

> "Oser être soi. Il faut le souligner aussi dans ma tête. Ne rien faire par coquetterie; pour se rendre facile; par esprit d'imitation ou par vanité de contredire."
>
> Journal, p. 20

Gide pense très tôt à son indépendance. Il ne voulait pas jouer un rôle dans la société, il préfère se montrer sous son vrai visage, mais il ne lui sera pas facile de se libérer de son éducation bour-

geoise. Il peut continuer de prétendre à "une fausse honte" due à sa situation sociale, cela ne l'empêchera pas de bénéficier de ses privilèges. Mais que pouvait-il bien faire pour changer l'état des choses même si son désir était sincère? Dans sa vie il a noté des souvenirs qu'il a jugés malheureux, un incident l'a marqué et lui apprend "l'existence de certaines tricheries" auxquelles il a refusé de souscrire:

> "Je compris aussitôt, ce que je ne savais pas encore, que le chagrin coûtait beaucoup moins cher. La joie s'en alla soudain de mon coeur (...). Non, cette mesquine tricherie ne lui était pas naturelle."
>
> Journal S., p. 1101

Le souvenir de sa mère offrant à la gouvernante un Littré relié en peau de chagrin et non en maroquin, démontrait sa sensibilité à l'égard d'autrui. Si cet acte de Mme Gide lui a profondément déplu, il en faudra beaucoup d'autres pour qu'il prenne conscience de certaines iniquités, et que se développe en lui le sens de l'humain et de la critique. C'est cette recherche du moi, un moi humain, qui fera écrire à Paul Archambeault Humanité d'André Gide. Gide connaîtra la tentation de vouloir briser les liens qui l'emprisonnaient dans le système des valeurs bourgeoises que sa mère symbolisait:

> "Du vivant de mon père, tout cela se soumettait, se fondait dans un grand amour. Son amour pour moi était sans doute à peine moindre, mais, toute la soumission qu'elle avait professée pour mon père, à présent, c'est de moi qu'elle l'exigeait. Des conflits en naissaient (...)"
>
> Journal S., pp.463-64

C'est à la suite de ces conflits que Gide écrit en 1922: "Il ne se passe guère de jour que je ne remette tout en question"[8]. Cette inquiétude qui se dessine le poussera à la recherche d'un monde

meilleur, car il étouffe dans son milieu. Mais il restera indécis. Il évolue constamment, revient sur ses décisions, semble rarement satisfait de ses jugements et se contredit quelquefois. Il écrit:

> "Massis, après avoir proclamé 'ma faillite', me tient responsable de la faillite de la génération qui me suit. Il ne voit le salut que dans le raccrochement à de vieux principes. J'estime au contraire que tout doit être remis en question et que, sur ces étais pourris, l'on ne saurait édifier rien de solide. (...) C'est l'immense espoir qui m'habite qui me retient de me cramponner au passé."
>
> Journal, p. 1083

Pour le moment Gide rejette le passé avec toutes ses valeurs périmées. Mais il ne semble pas prêt à l'action. Il dénonce le passé, il réagit face aux pressions sociales et c'est une attitude nouvelle qui se développe chez lui: Il y a là un certain humanisme dans son attitude qui n'engage en rien. Archambault appelle cette attitude

> "(...) la pensée sociale (qui) revêtira surtout la forme d'une revendication de justice et de pitié pour toutes les victimes, grandes ou petites, d'un ordre humain."
>
> Humanité d'A.G., p. 218

De cet humanisme sortira plus tard une forme d'individualisme, ce qui est conforme à l'évolution de Gide.

d) Humanisme d'André Gide.

L'humanisme chez Gide est difficile à définir car il se présente différemment selon l'époque et les évenements qui l'influencent. Il y a ce que Archambault a appelé:

> "Rationalisme critique; humanisme socialisant, foi du progrès: trois caractéristiques, sinon trois originalités de l'humanisme gidien (...)"
>
> Humanité d'A.G., p. 262

Gide essayera souvent de faire confiance à la société pour qu'elle s'occupe de tous ses problèmes. Mais réfléchir à ces problèmes ne suffisait pas pour les résoudre. Nous pouvons nous demander s'il souffrait réellement lorsqu'il parlait des problèmes concernant l'homme en général. L'esprit chrétien refait surface quand il traîte de certains problèmes sociaux, et c'est surtout le côté pitoyable sur lequel il s'attarde. Du temps où il était juré il a écrit:

> "Mais hélas, après la prison, ce sera le bataillon d'Afrique. Et au sortir de ces six ans, qui sera-t-il? ... que sera-t-il?
>
> Ne Jugez pas, p. 76

Nous sommes d'accord avec Archambault. La réflexion de Gide est hantée par les problèmes sociaux. Ses souffrances personnelles, du temps de son enfance, l'ont rapproché de tout être qui souffre, et par là même il s'élève contre tout abus, contre toute injustice. C'est le devenir de l'homme qui le préoccupe.

Pour Naville, à un humanisme classique se mêle un humanisme communiste. Gide souhaite le bonheur de toute l'humanité, communistes inclus. Pour Gide, sa nature humaine, les exigences de son oeuvre et son inquiétude dans un monde qui ne paraissait pas le comprendre font qu'il se cherche et se replie souvent sur lui-même. Malgré ses sentiments humains, il vivra pleinement son "cher individualisme". Selon Naville:

> "Il recherche des valeurs intellectuelles et morales, considère l'abstrait comme seul objet de la culture. Même quand il affirme comme "tendant à rendre l'homme plus vraiment humain", c'est ajoutant que "ne proposer à l'homme que l'humain, c'est trahir l'homme, car l'esprit veut autre chose."
>
> André Gide et le communisme, p. 57

Naville voit chez Gide un humanisme classique qui ne cesse d'évoluer. La découverte incessante de nouvelles voies pousse Gide à reconsidérer son attitude en présence de vérités nouvelles. A son humanisme se rattache un individualisme qu'il n'a cessé d'affirmer dans toute son oeuvre.

e) L'Individualisme de Gide.

Gide a passé une enfance et une adolescence presque solitaires. Ce repli sur soi-même l'a conduit à affirmer:

> "Je suis individualiste...et j'estime que c'est par nos particularités que chacun des êtres peut servir l'intérêt le plus général."
>
> Journal, p. 928

Gide croit que la recherche du bonheur et du droit à la dignité humaine ne peuvent se faire qu'à l'échelle de l'individu. Cet individualisme se traduit chez lui sur le plan critique, philosophique et esthétique. C'est en somme chez lui le désir de s'épanouir:

> "Cette figure idéale de l'homme, je la vois... tout timbrée d'individuelles possibilités. Le rare, l'exceptionnel, l'unique, quelle perte si cela vient à disparaître!"
>
> Ibid., p. 1231

Nous sommes en présence d'une forme d'individualisme gidien. Il le publiera lors de sa tentation communiste, tant que cela correspondra à ses désirs: il était de la famille, mais il dénoncera cette tentation dès que les circonstances l'exigeront.

Comment se présente cet individualisme? Certains, comme Naville, pensent que c'est un "individualisme communiste". Il écrit:

> "Si le Christianisme a été un terrain favorable à la naissance du communisme de Gide, il n'en

> est pas de même de l'individualisme qui marque tout son art et sa pensée."
>
> A.G. et le Communisme, p. 49

Gide lui-même a dit que c'est l'Evangile qui l'a amené au Marxisme, mais, incapable de garder une ligne de conduite, il change constamment d'attitude au gré des événements. Plus loin Naville reproduit un passage de son Premier Message au Congrès des écrivains soviétiques:

> "L'U.R.S.S. se doit de nous prouver que l'idéal communiste n'est pas un idéal de termitière (...) Sa tache est aujourd'hui d'instaurer en littérature et en art un individualisme communiste (...) Le communisme ne saura s'imposer qu'en tenant compte des particularités de chaque individu (...) Chaque artiste est nécessairement individualiste."
>
> in Littérature engagée, p. 55

Ainsi que le souligne Naville, Gide, loin d'accepter le communisme tel qu'il était, semble nous proposer sa propre doctrine qui est une sorte de collectivité d'individualistes.

Gide se trahirait-il? Son subconscient interviendrait-il? Cet individualisme, ne serait-il pas simplement bourgeois? Gide croyait que la force d'une société résidait dans la force de chaque individu, et c'est pour cela qu'il admirait Nietzche. Cette croyance dans l'individualisme est restée inaltérable tout au long de son évolution.

Il a écrit en 1902:

> "Je présidais à tout, sur tout, (...). Il est permis que là tout individualisme triomphe, car tout égoïsme y finit (...)."
>
> Journal, p. 101

Gide ne se reprochera jamais d'être un individualiste, au contraire, il croit que la liberté est nécessaire pour créer, et c'est même en tant qu'artiste qu'il prend la parole lors des réunions politiques.

f) Disponibilité chez Gide.

La disponibilité gidienne a été traitée par Henri Freyburger qui la définit comme "une errance attentive au moindre signe de nouveauté"[9]. Cette disponibilité se retrouve à travers toute l'oeuvre: elle rejoint l'humanisme de Gide qui veut agir, participer au devenir de l'Homme. C'est pourquoi l'événement de l'instant le préoccupe, le conduit à prendre position. Soucieux de vivre en homme libre de "toute entrave", sa disponibilité peut le pousser à des actes qui peuvent nous paraître des excessifs: un mari intermittent, des voyages incessants, des tentatives d'intervention dans certaines affaires politiques ou sociales, et même la publication d'un ouvrage tel que Corydon. Dans L'Evolution de la Disponibilité Gidienne, Freyburger souligne que c'est cette disponibilité, trait dominant chez Gide, qui déroute au point de ne plus rien pouvoir prévoir chez l'"insaisissable Protée"; on la retrouve dans toute l'oeuvre, et surtout dans L'Immoraliste avec l'individualiste Michel et l'amoraliste Ménalque. Cette disponibilité rejoint l'acte gratuit tel qu'il le décrit chez certains de ses personnages.

Le thème a été étudié également par Miodrag Kapetanovic dans L'Esprit de la Disponibilité dans l'Oeuvre de Gide. Selon lui, Gide:

> "s'amuse et s'exalte dans un continuel changement d'engagements; son transport reste incapable d'opter dans cette folie de vivre (...). L'univers promet, ou rend possible tant de manifestations multiples, que chaque geste peut prendre forme ou remplacer l'absolu."
>
> Op. cit., p. 172

Cette disponibilité de Gide, même si en apparence elle se rapproche d'une forme d'engagement en soi, elle reste limitée aux actes qui le concernent personnellement, au point que nous pourrions parler d'actes gratuits, et M. Kapetanovic ajoute que

"L'importance, la qualité d'une circonstance reste une affaire toute particulière pour Gide (...). Tout se manifeste selon notre possibilité ou notre incapacité de nous servir d'un fait, d'une offre, d'un hasard."

Op. cit., p. 178

Il est vrai que cette disponibilité amènera souvent Gide à s'écarter de son oeuvre littéraire et il est important de souligner que c'est pour cela que l'écrivain s'éloignera des problèmes politiques et sociaux dès qu'il s'apercevra qu'il ne peut plus rien créer, ou trop peu. D'autant qu'il réalise qu'il ne peut apporter aucune solution aux problèmes qu'il jugeait d'ailleurs ne pas être les siens. Et M. Kapetanovič souligne les raisons de ce "refus" d'engagement chez Gide, au sens où nous l'entendons, malgré sa disponibilité: ce serait une question de compétence:

"Gide répète souvent qu'il manque de compétences nécessaires pour s'engager directement et avec constance. Mais, si elles souffrent de frivolité quand il s'agit de politique, ses spéculations intellectuelles obtiennent des effets glorieux au point de vue littéraire. Son domaine reste artistique."

Op. cit., p. 191

L'esprit de disponibilité semble donc être limité dans sa vie personnelle et dans son oeuvre et M. Kapetanovič pose la question: "pourquoi un engagement politique s'imposait-il à Gide"[10]. A cette question, il apporte une réponse plus loin. Selon lui

"La question de l'engagement (...) devient ainsi la plus redoutable et plus difficile; c'est le centre négatif, critique de la disponibilité."

Op. cit., p. 201

Nous sommes donc d'accord avec cette position: Gide croit que les préoccupations politiques sont "tragiquement dégradantes" pour un

esprit de disponibilité. C'est alors qu'il choisit une voie difficile: celui du non engagement afin de garder toute sa liberté en tant qu'écrivain.

CHAPITRE II

JUSTICE ET SOCIETE

a) Les Souvenirs de la Cour d'Assises.

L'intérêt de Gide pour la justice sociale ne s'arrête pas à des considérations générales comme il l'a montré dans quelques cas précis tels que celui de Redureau, la jeune fille séquestrée de Poitiers ou le malheureux Cordier entraîné dans une "sale affaire". Nous examinerons également quelle fut l'attitude de Gide dans certains cas qui relèvent de la psychologie et de la médecine comme celui que nous retrouvons dans L'Affaire Redureau.

En 1922, Gide écrit dans son Journal:

> "De tout temps le tribunaux ont exercé sur moi une fascination irrésistible. En voyage, quatre choses surtout m'attirent dans une ville: Le jardin public, le marché, le cimetière et le Palais de Justice."
>
> Journal S., p. 619

Cette fascination chez Gide peut s'expliquer par le fait que son père avait été juré auprès des tribunaux. La Justice l'a toujours intrigué jusqu'au jour où lui-même a été juré. Il nous livre, à la suite de ses expériences, ses souvenirs et quelques réflexions dans son Journal. Il souligne aussi que si du côté du public on peut encore croire à la justice, sur le banc des jurés on ne peut que redire la parole du Christ: "Ne jugez point".

On peut se demander si Gide s'élève contre le système quand il écrit que:

> "Quand on est parmi le public on peut y croire (à la justice) encore. Assis sur le banc des jurés, on se redit la parole du Christ: Ne jugez point."
>
> Journal S., p. 619

Gide semble aussi critiquer le fait que les jurés étaient souvent ignorants des rouages de la Justice. Il pense également que les jurés pouvaient être facilement manipulés. Il est peut-être déconcerté, voire révolté par les procédures, mais ceci est dû au simple fait que Gide voulait que la Justice suive normalement son cours. Pour Gide il n'est pas question de défendre les accusés contre une injustice quelconque. Il s'oppose également à un aspect de la procédure que sa sensibilité humaniste ne peut tolérer: quand un homme est soupçonné d'un crime, la Justice et le public ont généralement une attitude négative vis-à-vis du prévenu, qui est peut-être innocent:

> "Le côté chien du commissaire de police, dans ses dispositions; son ton rogue. Et l'air gibier que prend aussitôt le prévenu. L'art de lui donner l'air coupable."
>
> Journal S., p. 643

Gide est indigné par cette procédure car il estime qu'elle porte atteinte à la dignité d'un homme avant même qu'il n'ait été trouvé coupable. Notons que cette attitude de Gide ne fait que trahir sa sensibilité; il ne prend pas parti. Quand il écrit "qu'il est mal aisé au juré de se faire une opinion propre"[11], Gide selon le cas, déplore la sévérité ou l'indulgence des jurés. Ainsi, le lecteur pourrait être porté à croire que Gide relève et dénonce des injustices dans la société. Cependant, il ne s'élève pas contre certaines injustices sociales; il se contente, en tant qu'artiste, de nous communiquer ses expériences et de nous livrer ses impressions comme l'a fait Montaigne dans son Journal de voyage. N'écrit-il pas des jurés qui rendent une justice ambiguë:

"...dans le doute, que fera le juré?
Il votera la culpabilité et du même
coup les circonstances atténuantes."
Journal S., p. 646

Peut-on estimer que Gide dénonce le pharisaïsme des jurés? Non, il ne fait que relever certaines anomalies inhérentes au système. Certes, de tels abus étaient regrettables, mais que pouvait-il faire? Il ajoute cependant qu'il "...serait à peine exagéré de dire qu'un juge habile peut faire du jury ce qu'il veut."[12] Gide ne cesse de souligner l'ignorance des jurés, mais il ne fait rien pour s'attaquer à ces tendances bourgeoises qui font que les rouages de la machine continueront à fonctionner "sans trop de grincements". Cependant Gide, en honnête homme également, s'indigne des abus ou des irrégularités. Il souhaite sincèrement que la justice soit mieux rendue, mais ceci ne restera qu'un souhait. Il tente à l'occasion d'intervenir en faveur de certains inculpés. Ainsi, dans l'affaire Cordier l'enquête avait démontré que ce dernier, âgé de dix-huit ans, avait été entraîné par des "escarbes professionnels". Un jugement très sévère ayant été rendu, Gide convaincu que le jeune Cordier était surtout "une tête faible", soumet une demande de réduction de peine qui aboutit. Dès lors, il reprend espoir dans la justice rendue par les jurés et il écrit que "plusieurs jurés en effet, ont médité sur cette affaire; la nuit leur a porté conseil"[13].

Il est ironique de remarquer que lui aussi n'a que médité sur cette affaire: le peu qu'il avait fait relève de son instinct humaniste. Il laisse Dieu juger les hommes. Son acte montre qu'il est trop préoccupé de lui-même: il ne pouvait souffrir de vivre avec un sentiment de culpabilité.

Le lecteur sera amené à porter un jugement sur l'attitude de Gide qui ne met qu'indirectement en question le système judiciaire. Gide a donc connu une expérience qui, à certains moments, l'a bouleversé; malheureusement il est resté spectateur et il n'a pas voulu prendre parti. Il suggère timidement que "quelques réformes peu à peu pourront être introduites"[14], il ne veut pas s'engager. Il avoue même que

> "Par absurde crainte de me faire remarquer, je n'ai pas pris de notes sur la première affaire; ..."
>
> Journal S., p. 620

Cette faiblesse influencera son activité en tant que juré. Il aurait souvent aimé poser des questions pour approfondir une affaire, mais ne recevant pas de réponse satisfaisante, ou ses questions n'étant pas comprises, il se contentera de prétendre que les réponses données étaient satisfaisantes. On pourrait difficilement conclure ici à un engagement de Gide.

Sa première affaire lui a donné à réfléchir, et c'est à partir de ce moment qu'il a pris la décision de noter ce qui se passait à la Cour d'Assises. Il a ainsi tenté d'atténuer son sentiment de culpabilité pour n'être guère intervenu en faveur de la justice pour les accusés. Gide était juré en mille neuf cent douze, ses souvenirs ne seront publiés qu'en mille neuf cent quatorze.

En mille neuf cent trente l'intérêt de Gide pour les problèmes sociaux, la justice et la vérité reste vif. C'est à cette époque qu'il fonda la N.R.F., une collection intitulée Ne Jugez Pas. Il se proposait d'y publier une documentation sur des cas qui, selon lui, "échappaient aux règles de la psychologie traditionnelle."[15] C'est dans cette collection qu'ont été publié les deux affaires que nous allons

examiner.

b) La Séquestrée de Poitiers.

Cette affaire concerne une jeune fille "de bonne famille" que l'on a découverte enfermée dans une chambre, réduite à l'état de squelette et vivant parmi les détritus et la vermine. Gide fait une enquête poussée; il veut restituer tous les éléments qui constituent cette affaire. Il y a d'abord, qui "vivait, universellement honorée dans la région, une famille de haute bourgeoisie."[16] Quand nous apprenons que la famille Bastien est accusée d'avoir séquestré la jeune fille pendant dix-huit ans, nous commençons à nous interroger sur la responsabilité de ses parents. Mais Gide n'accuse personne. Il se contente de nous informer de tous les détails sans entrer dans le partage des responsabilités, car ainsi que nous le constaterons par la suite, il ne sera pas possible de conclure à une culpabilité. Gide se garde de faire peser des soupçons sur quiconque. Il veut rester neutre. Il nous semble déceler quelquefois une accusation implicite envers la société, la bourgeoisie en particulier, pour n'avoir pas tenté de venir en aide à cette malheureuse.

Quelles étaient les intentions de Gide en publiant les résultats de son enquête? Il y entre la curiosité d'un psychologue et d'un sociologue. Gide est fasciné par le fait qu'une jeune fille a été séquestrée si longtemps avant que le monde ne le sache. Or l'enquête de Gide révèle que beaucoup de gens étaient au courant. "On savait", mais il s'était créé une "conspiration du silence". L'enquête n'établit guère s'il y eut ou non des actes criminels, mais

démontre que l'affaire doit être ré-examinée. Gide s'indigne qu'une telle situation ait pu exister si longtemps sans que personne ne se soit donné la peine de chercher à la corriger:

> "C'est un drame effroyable, un drame de prejugés et de respectabilité exaspérée (...) mais ce qui est plus abominable, c'est la lâcheté des témoins qui se lèvent en masse aujourd'hui..."
>
> N.J.P., p. 203

Il trouve scandaleux de constater qu'une personne ait pu être réduite à un tel état de dénuement sans que quiconque s'intéresse à son sort en tant qu'être humain. On pourrait croire que Gide s'attaque directement à la bourgeoisie lorsqu'il cite les paroles d'un juge:

> "vous avez invoqué votre situation sociale, vos titres anciens..."
>
> Ibid., p. 215

Mais ce n'est point là le signe d'un engagement de la part de Gide. Il se contente de nous soumettre la documentation qu'il a réunie pour essayer de découvrir les raisons derrière "cette conspiration du silence". Les témoignages nous présentent une famille bourgeoise dégénérée. Gide ne s'intéresse pas seulement aux faits, mais également aux aspects para-médicaux:

> "Elle ne jouit pas de ses facultés; elle tient des propos extravagants et sans suite; nous avons conclu à une faiblesse intellectuelle. C'est une aliénée, il n'y a pas de doute." - déclare le docteur Lagrange, médecin aliéniste de Poitiers."
>
> Ibid., pp. 232-33.

Peut-on avancer que la retenue de Gide est due au fait que la famille en question est une famille bourgeoise? Il semble que Gide n'a pour but que de satisfaire sa curiosité. Il prend grand soin de ne pas prendre position: et ceci est très important. Les remarques

qu'il fait sur cette famille bourgeoise ne permettent pas de conclure à une opinion définie de Gide sur la bourgeoisie:

> "M. et Mme Bastian paraissaient s'en être tenus, comme tous ceux de leur génération, à des idées désormais surannées."
>
> Ibid.,p. 258

Gide essaie de rester objectif, et une fois qu'il a réuni tous les renseignements concernant cette affaire, il clôt le dossier. Il semble satisfait du fait qu'il n'y ait pas eu de crime, donc pas de coupable. Ainsi, au lieu de dénoncer la justice bourgeoise qui aurait failli à sa tâche, il se contente de nous éclairer sur une affaire qui pour beaucoup était restée mystérieuse. Cette affaire qui pouvait paraître criminelle n'est que le résultat d'un comportement, certes, inconséquent.

Pour Archambault, l'auteur de l'Humanité d'André Gide,

> "Il ne s'agit là nullement de thèses définies, mais de sentiments et pressentiments - d'une inquiétude dirions-nous. L'inquiétude de Gide et de ses pareils mettra peut-être un jour nos enfants sur la voie de solutions que nous n'avons su découvrir."
>
> Op. cit., p. 225

L'inquiétude de Gide traduit son souci de résoudre les problèmes sociaux. Et comme nous le constatons avec Archambault, c'est chez Gide une attitude saine, le désir de savoir et par là même de rendre service à l'humanité tout entière.

c) L'Affaire Redureau.

Cette autre affaire, également publiée dans Ne Jugez Pas, n'a pas moins intrigué Gide. Redureau, un jeune garçon de quinze ans, à la suite d'une réprimande de son patron le tue et va égorger six autres

personnes avant de tenter de se suicider, d'après ses dires. Mobile du crime? Le jeune Redureau a toujours répété qu'il n'y en avait pas.

Comme pour la séquestrée, Gide va rechercher tous les documents concernant cette affaire. Archambault écrit que Gide se penche sur cette affaire quinze ans après qu'elle ait eut lieu "en homme sensible à la souffrance et à l'injustice."[17] Gide nous précise son attitude:

> "Que l'on m'entende: que l'on me comprenne bien: je ne prétends nullement atténuer l'atrocité du crime de Redureau; mais lorsqu'une affaire est aussi grave, l'on est en droit d'espérer que l'accusation elle-même tiendra à coeur de présenter au regard de la justice toutes les circonstances, même celles qui pourraient être favorables à l'accusé."
> N.J.P., p. 105

De nouveau c'est une série de documents qu'il nous présente. Tout ce qu'il voulait faire, c'était de rétablir les faits authentiques. La quête pour la vérité de Gide, son désir de tirer au clair tout ce qui paraissait ambigu, ont joué un rôle déterminant. Cette ambiguïté qui gêne Gide relève du fait que les enquêteurs n'avaient pas voulu croire certaines déclarations de l'accusé.

Il y a d'abord la tentative de suicide dont le jeune garçon a parlé; on la qualifie de "simulacre de suicide". Il y a aussi le motif du crime: selon Redureau il n'y en avait pas, mais tout le monde lui en attribuait un. Gide s'élève simplement contre le fait qu'on a voulu noircir l'accusé trouvé coupable. Ce dernier n'ayant jamais nié sa culpabilité, Gide s'indigne qu'on ne le croit pas:

> "L'affaire Redureau (...) nous montre un enfant docile et doux, reconnu parfaitement sain de corps et d'esprit, né de parents sains et honnêtes, qui, sans que l'on par-

vienne à comprendre pourquoi, égorge tout à coup sept personnes."
Ibid., p. 97

La cause profonde et inconnue qui a poussé ce gamin à tuer intrigue Gide. Etait-ce à cause du surmenage? Gide a mené son enquête. Ce qui l'a préoccupé le plus est qu'une fois incarcéré, Redureau a été l'objet de calomnies. Pourtant il n'a pas cessé d'affirmer qu'il disait la vérité. Pour Gide, si Redureau disait la vérité, il fallait que la société l'admette. Quant au motif du crime, il refuse de conclure et nous rappelle ce qu'il a écrit dans Les Faux Monnayeurs:

"Il suffit bien souvent de l'addition d'une petite quantité de faits très simples et très naturels, chacun pris à part, pour obtenir un total monstrueux."
Op. cit., p. 51

Ainsi Gide ne fait que constater, et Archambault semble reprocher à Gide son refus de s'engager lorsqu'il écrit:

"Que deviennent les prétentions de la justice humaine? Qu'il s'agisse de châtier le coupable ou de faire respecter le droit d'un opprimé, nous la voyons également démunie."
Humanité d'André Gide, p. 224

Gide est déconcerté en présence de ces deux affaires, car il ne peut trouver d'explication logique à ces comportements. Ce renoncement de Gide, ou mieux, le fait qu'il ne parvient pas à découvrir la vérité, ou les causes de ces comportements, nous rappelle curieusement l'affaire Mulot et celle du "malheureux médecin".

d) L'Affaire Mulot.

Le cas es très simple et il nous fournira l'occasion d'observer

de nouveau l'attitude de non-engagement de Gide. Gide était à cette époque maire de La Roque et Mulot était l'un de ses administrés. Ce dernier, chargé d'enfants, occupait un emploi subalterne. Gide voulut faire quelque chose pour l'aider. Mulot ayant un casier judiciaire, Gide voulut savoir quel avait été le crime commis. Mulot lui apprenant qu'il s'agissait de faux témoignages, la réaction de Gide est éloquente:

> "Une immense indignation m'avait envahi comme une sorte de mystique."
> Journal, p. 1097

Mais Gide n'interviendra pas, il ajoute seulement:

> "Je le quittais, le coeur gonflé. J'étais à l'âge où l'iniquité cause un malaise intolérable. (Oh! je n'ai pas beaucoup vieilli sous ce rapport.) De cette condamnation de Mulot, je ne voulais, je ne pouvais prendre mon parti."
> Journal, p. 1097

Il apparaît clairement que Gide est en proie à un malaise physique dû à un conflit entre, d'une part sa sympathie pour le Mulot méritant qu'il veut aider, et d'autre part son impuissance devant la condamnation antérieure d'un Mulot, qu'il n'a pas connu, par la Justice.

Il importe de souligner que la connaissance abstraite de cette condamnation semble annihiler chez Gide toute volonté, conformément à ses sentiments, d'apporter une aide effective au malheureux Mulot. Le non-engagement de Gide repose ici sur la conscience paralysante du respect de la Justice bourgeoise.

e) L'affaire du "malheureux médecin".

Gide parle d'un cas d'accouchement qui a tourné à la tragédie:

un jeune médecin sans expérience, pris de panique et sans instruments chirurgicaux, emploie ses ustensiles de cuisine pour aider une femme à mettre un enfant au monde. La scène s'est transformée "en véritable boucherie" dans laquelle le bébé et la mère ont trouvé la mort. Gide décide d'intervenir et d'engager une poursuite:

> "Mon indignation fut sans bornes. Je résolus d'aller trouver le médecin; d'ouvrir une accusation contre lui. Je me fis mener à Lisieux, mais arrêtai la voiture avant sa porte. Je descendis, je revois où. Je revois la rue, la maison (...). Marchant de long en large, j'imaginais son angoisse, son affolement, son désespoir et révécus si bien ce cauchemar que, finalement, je regagnai la voiture, ne me sentant plus le coeur d'accabler davantage un malheureux."
>
> Journal S., p. 1091

Nous avons ici un exemple frappant de la façon dont Gide résoud certains de ses cas de conscience. Son comportement rejoint celui que nous avons décrit à propos de l'affaire Mulot.

Ces quelques cas montrent à quel point ce sont les aspects psychologiques et sociologiques qui motivent l'intérêt de Gide. Humanisme abstrait et curiosité intellectuelle le poussent à mener une enquête mais il s'arrête toujours au seuil d'un engagement personnel.

CHAPITRE III

ENGAGEMENT POLITIQUE?

a) Voyage au Congo et Retour du Tchad.

> "Quel démon m'a poussé en Afrique? Qu'allai-je donc chercher dans ce pays? A présent je sais, je dois parler."
> Journal, p. 745

C'est en ces termes que Gide évoque son voyage en Afrique, voyage qu'il avait longtemps préparé, désireux peut-être d'échapper aux pressions sociales qu'il connut après la Grande Guerre. Le Ministre des Colonies l'aurait, en 1925, chargé d'une vague mission[18] au cours de laquelle il découvre l'exploitation des indigènes. Il s'élève contre les abus et demande que les indigènes soient traités avec humanité. Gide lui-même qualifie son attitude d'engagement:

> "Lorsque besoin était de témoigner, je n'avais nullement craint de m'engager. Et Sartre le reconnaissait avec une bonne foi parfaite. Mais les Souvenirs de la Cour d'Assises, non plus que la campagne contre les Grandes Compagnies Concessionnaires du Congo ou que le Retour du Tchad, n'ont presque aucun rapport avec la littérature."
> Journal, p. 322

Pourtant cet engagement ne se manifeste que sous la forme d'une vertueuse indignation, ainsi qu'il l'exprime dans une lettre à Roger Martin du Gard:

> "J'ai pu assister personnellement à des actes de brigandage scandaleux, qui m'ont empli le coeur d'une indignation rajeunissante. (...) J'ai bien pensé, dans une lettre au Temps, dénoncer certains de ces scandales; mais le Temps censurerait ma lettre. Je me suis contenté d'en aviser le

brave Hanotaux!"

Lettre d'A.G. à R.M.G.,
18 octobre 1925
Correspondance, p. 279

Cette indécision, cette hantise de vouloir et de ne pas agir nous déroute. Pourtant ce n'était pas les exemples d'abus qui manquaient:

> "(...) champs de manioc non récoltés (...) champs de ricin non récoltés, tous les hommes étant au caoutchouc ou en prison, ou morts, ou en fuite."
>
> Journal S., p. 751

L'attitude de Gide est semblable à celle que nous avons déjà observée et qu'il a décrite du temps où il était juré. C'est encore l'être "trop humain" qui parle. Gide, à la recherche du bonheur de l'homme, lui, dont la morale était fondée sur les principes chrétiens, pouvait-il souffrir en silence l'existence de tels abus? Non, il se devait d'intervenir, il devait "parler". Pour Gide, le fait de "parler" semble avoir été une forme de thérapeutique pour tout ce qui rongeait sa conscience. Il dénonce les Européens:

> "on cherche à régner par la terreur (...) (sur) les indigènes (...) que révoltent et poussent à bout les injustices, les sévices, les cruautés." (...) "la lésinerie de certains blancs à l'égard des indigènes est incroyable. (...)"
>
> Journal S., pp. 693 et 831

Peut-on s'étonner de voir Gide s'indigner devant la situation qu'il nous décrit? Il est témoin de faits tellement inhumains qu'il ne peut les ignorer. Simultanément il s'élève contre l'appât du gain qui domine chez les colons et l'emporte sur le sens de la dignité humaine, valeur si chère à Gide. Peut-on parler d'engagement? Selon Naville,

> "...(Gide) fut amené, de façon imprévue pour ceux qui méconnaissaient son souci de la justice, à dénoncer les méfaits du colonialisme. C'est son humanitarisme d'essence chrétienne qui se révolte. Peu versé dans ces questions - ça n'est pas sa partie - il n'attaque pas le système colonial en lui-même, et l'Humanité lui en fait grief, mais les abus dont il a été témoin."
>
> A. Gide et le Communisme, p. 36

Souvent, nous sentons que Gide regrette seulement le fait qu'on traite durement les indigènes. Ses réflexions paraissent souvent exprimer le désir à peine voilé de voir ces Européens réussir dans "la mission civilisatrice" dont il rêvait secrètement. Il plaignait ces malheureux et leur souhaitait un meilleur sort:

> "Il laisse une femme, mais pas d'enfants. Il quitte la vie sans espérance et durant toute sa vie n'a jamais eu l'espoir sans doute de pouvoir gagner plus d'un franc cinquante par jour."
>
> Journal, p. 917

Cette souffrance des noirs, c'est Adoum, le guide qui la personnifie:

> "A travers lui je sens toute une humanité souffrante, une pauvre race opprimée (...) Et la mort d'un ami ne m'attristerait pas davantage, car je sais que je ne le reverrai jamais."
>
> Ibid., p. 942

Il est vrai que Gide a, dans une lettre au Gouverneur,[19] décrit le sort inhumain réservé aux noirs. Son action aboutira à un procès intenté aux Compagnies forestières et c'est avec soulagement qu'il apprend qu'on voudrait chercher à améliorer le sort des colonisés. Gide devait se rappeler sa pensée après la réduction de la peine de prison du jeune Cordier: "après sa peine, ce sera le bataillon d'Afrique, et que sera-t-il (...)"[20]. Et Gide doute de la détermination du Ministre des Colonies:

> "(Il) donne à la chambre l'assurance qu'aucune d'elles (les concessions) ne sera renouvelée ou prolongée, du moins dans les conditions où elles ont été accordées."
> Ibid., p. 1041

Les réserves de Gide quant à la déclaration du ministre ne signifient pas qu'il était engagé. Il exprimait seulement, comme d'habitude, la satisfaction d'avoir été utile à quelque chose. Pour équilibrer son pessimisme, il ajoute une note un peu rassurante:

> "L'attention, un instant émue par mon livre, puis, presque aussitôt rassurée, se reposant sur des déclarations ministérielles, va-t-elle se rendormir... jusqu'au jour où, dans quelques vingt ans, un autre voyageur, poussé comme moi par la folle idée d'aller voir là-bas ce qui se passe, découvrant de nouvelles exactions, dénonçant de semblables horreurs, laissera comprendre au public que rien n'a changé de ces abus que l'étiquette pour les couvrir?"
> Ibid., p. 1042

Il ne poussera pas l'affaire plus loin. Certes, il s'intéressait aux problèmes sociaux et son voyage lui a permis de découvrir des pays et des peuples nouveaux. Sa curiosité l'incite à parler des noirs, qu'il jugeait à l'occasion inférieurs aux blancs[21], et il les décrit dans leur condition malheureuse:

> "On trouve dans le village le long du fleuve bien peu de gens qui ne soient tarés, marqués de plaies hideuses (...) incapables même d'imaginer sans doute un état meilleur."
> Ibid., pp.710-11.

Il convient de noter que si Gide a pu voyager si loin en Afrique, c'est justement grâce à ces mêmes noirs qui lui ont servi de main d'oeuvre bon marché. N'est-il pas quelque peu contradictoire de dénoncer une situation dont il tire avantage? Par ailleurs Gide ne semble pas s'être opposé au colonialisme en soi. Ainsi, il voudrait seulement

que ces indigènes soient traités avec humanité. Il en viendrait même à souhaiter un colonialisme humaniste:

> "Combien me plaît cet homme (le gouverneur) modeste, dont l'oeuvre admirable montre ce que pourrait obtenir une administration intelligente et suivie."
>
> Journal, p. 714

Mais, plus loin, il s'exclame:

> "Ah! que ces braves gens sont donc peu mûrs pour les revendications sociales!"
>
> Journal S., p. 963

C'est ici une opinion paternaliste que renforce, quelques pages plus loin, sa vision ironique du colonialisme français:

> "Nous descendons de cheval et, très soucieux de répresenter de notre mieux la France, la civilisation, la race blanche, nous avançons lentement, dignement, majestueusement, vers la main tendue du sultan (...)"
>
> Ibid., p. 967

Gide n'en trouve pas moins les indigènes "admirables":

> "Non seulement, Marc et moi, nous ne portons rien, mais nous avons pour nous aider le cheval (...). Nous savons que nous trouverons à l'étape une chaise de bord où s'affaler, un lit où faire la sieste, une table toute servie. Eux feront tout ce trajet avec une vingtaine de kilos sur la tête. On s'attend à les voir arriver fourbus? - Ils chantent. - Ronchonnants? - Ils disent: "Merci Gouverneur." - Pas une récrimination, pas une plainte. Un bon sourire, en réponse à nos quelques paroles affables lorsque nous passons près d'eux. Ces gens sont admirables."
>
> Ibid., p. 976

Les "gens" en question avaient surtout besoin de justice sociale et de voir défendus leurs droits sociaux, plutôt que de reconnaître les bonnes intentions des visiteurs. Ce qui apparaît de plus en plus clairement est la volonté de non engagement de Gide face à ces

problèmes sociaux: Il s'en explique sans ambiguïté dans une lettre à son ami Jean Schlumberger:

> "eussé-je laissé libre accès dans mes notes à toutes mes préoccupations d'alors, on n'y eut vu que, par exemple, l'histoire des débuts de l'exploitation des phosphates de Gafsa et surtout celle de la sournoise et méthodique expropriation des petits cultivateurs arabes par la banque C... ne me laissaient nullement indifférent. Mais quoi! Ce n'était pas ma partie... Je me serais cru deshonoré, en tant qu'artiste si j'avais prêté ma plume à de si vulgaires soucis."
>
> Cité par Naville in André Gide et le Communisme, p. 32
> (Lettre à J.S. du 1er mars 1935 in L.E. p. 79)

b) La question sociale en Europe.

Archambault écrit que chez Gide, "la pensée sociale revêtira surtout la forme d'une revendication de justice et de pitié pour toutes les victimes"[22]: il cite un passage du Journal:

> "A vrai dire, les questions politiques m'intéressent moins et me paraissent moins importantes que les questions sociales; les questions sociales moins importantes que les questions morales."
>
> Humanité d'A.Gide, p. 218

Cette attitude étant constante chez Gide, nous allons essayer de voir s'il était "engagé" avant la Deuxième Guerre Mondiale. Son intérêt dans les questions sociales apparaît cependant dans les Souvenirs de la Cour d'Assises, l'Affaire Redureau, le Voyage au Congo, le Retour du Tchad et dans son Journal. Cette préoccupation apparaît également dans une grande partie de son oeuvre. Ses difficultés durant son séjour à l'Ecole Alsacienne ont dû éveiller son esprit critique. C'était là le point de départ d'une attitude nou-

velle: Gide met en doute l'autorité d'experts tels que les médecins, les psychiâtres, etc. Il met en question leur comportement et étudie le cas d'un pyromane. Celui-ci, Bernard, interrogé sur les raisons qui le poussaient à allumer des incendies, répondait qu'il n'avait aucun motif -comme le jeune Redureau à la suite de son crime-. Gide note qu'il existe dans la vie certaines choses qui bouleversent. Ainsi Bernard regrettait son acte mais en éprouvait aussi un certain plaisir. Comme le médecin appelé à témoigner parle d'un étrange soulagement de Bernard à la suite de chaque incendie, Gide se demande si "cette détente n'avai(en)t aucune relation avec la jouissance sexuelle"[23] chez Bernard. Le cas de Redureau lui fait écrire:

> "Le soir je prends en honte la barque, et de m'y sentir à l'abri.
> Avant de renter me coucher, j'avais longtemps erré dans ce triste quartier près du port, peuplé de triste gens, pour qui la prison semble une habitation naturelle, (...). Et dans ces rues sordides, rôdaient de petits enfants, hâves et sans sourires, mal vétus, mal nourris, mal aimés..."
>
> Journal S., p. 664

Gide s'émeut des conditions d'existence de ce groupe. Ces problèmes l'affectent, son coeur pleure le malheur des autres. Dans certains cas, il prendra parti en tant qu'intellectuel mais n'ira jamais jusqu'à compromettre sa situation personnelle, il se dérobe derrière sa vocation. Naville fait remarquer que Gide s'est occupé de certains problèmes que l'on peut considérer comme "politiques"[24]. En effet Gide dit qu'il a vécu l'Affaire Dreyfus, c'est pourquoi il s'élève contre l'attitude injuste de certains éléments de la société. Quand on crée l'Action Française, certaines personnalités ont accusé Gide de vouloir propager la vague de socialisme en France. Il s'est,

en effet, élevé contre le nationalisme français tinté de militarisme et a invité le public à prendre parti. Il nous rapporte une de ses conversations:

> "Mais vous (Lucien Maury) serez bien forcé de vous mettre avec eux si vous avez le souci d'y résister. Il n'y aura pas de troisième parti. Ce sera comme au moment de l'Affaire Dreyfus: on devra être pour ou contre, malgré qu'on en ait. Le groupement de l'Action Française ne vous plaît pas? Ce n'est pas que moi-même je l'estime le meilleur -mais c'est le seul!"
>
> Journal, p. 648

Pourtant, après la guerre, Gide sera un des premiers à rompre avec les nationalistes. On pensait qu'il pouvait s'engager, mais cette croyance fut vite abandonnée. Désapprouvant le conflit avec l'Allemagne, il essaie d'abord de se rendre en Angleterre[25] puis s'engage au service de la Croix Rouge, puis au Foyer Franco-Belge[26]. Par la suite il essayera de renouer ses liens intellectuels avec l'Allemagne, période bien timide et hésitante.

Dans son introduction à la Correspondance, André Gide-Roger Martin Du Gard, Jean Delay réserve un chapitre intitulé "Un engagement". Il décrit comme "engagement", des entreprises de Gide telles que son voyage au Congo, au Tchad et sa déclaration au sujet de l'Union Soviétique. Durant cette période, entre les deux Guerres, quelques événements donnèrent à Gide l'occasion de se distinguer: principalement la montée du fascisme et l'Affaire Dimitrov. Il fera des discours et participera à des congrès, on a l'impression que Gide s'engage sur la voie de Malraux.

Selon Yvonne Davet, l'attitude engagée de Gide remonterait aux années trente. Elle a réuni dans Littérature Engagée une série de

textes, de lettres et de discours, qui démontreraient cet engagement. Pour mieux le comprendre, il nous faut examiner surtout la période de 1930 à 1937. Le 27 juillet 1931 Gide écrit en faveur du communisme:

> "Je voudrais crier très haut ma sympathie pour la Russie; et que mon cri soit entendu, ait de l'importance. Je voudrais vivre assez pour voir la réussite de cet effort; son succès que je souhaite de toute mon âme, auquel je voudrais travailler."
>
> Journal, p. 1066

Gide prend position. On s'intéresse à lui: si on ne l'admire pas, on le condamne. Comme nous le savons, il avait été profondément affecté par les questions sociales. Il avait connu le Congo et le Tchad. On parlait de la Révolution Russe et du peuple soviétique. Les paysans souffraient, mais ils espéraient encore obtenir une place d'homme libre dans la société nouvelle. La misère des noirs l'avait bouleversé, celle des paysans russes ne devait pas être moindre. Il pensait que les bolchéviques allaient libérer l'homme, l'aider à s'épanouir. Mais personne en Europe ne voulait -ne pouvait?- aider le nouveau régime car la situation économique et la situation politique étaient alors précaires. L'écroulement de l'économie facilitera l'ascension d'Hitler au pouvoir. Ainsi le fascisme avançait, faisant ses premières victimes parmi les communistes.

c) Fascisme et possibilité d'une guerre

L'Allemagne "souffrait" en silence les conséquences du Traité de Versailles. Après l'accession de Hitler au poste de Chancelier en octobre 1933, une manifestation eut lieu à Paris, sous la présidence d'André Gide. Dans un discours intitulé Fascisme, il dénonce

le nationalisme et l'oppression courante en Allemagne:

> "Non, camarades, nous savons que la seule façon de faire la guerre à la guerre, c'est de faire la guerre à l'impérialisme, chacun, chaque peuple, dans son pays."
> L.E., p. 23

Gide semble s'être engagé sur la voie du socialisme; peu après, il se déclare en faveur de l'U.R.S.S. dans ce que Naville appelle un acte de foi lorsque Gide écrit

> "s'il fallait donner ma vie pour assurer le succès de l'U.R.S.S., je la donnerais aussitôt."
> Journal, p. 1126

Le 3 avril 1933, Roger Martin du Gard lui écrivait:

> "Ce n'est plus vous qui conduisez librement votre barque. Vous êtes embarqué."
> Correspondance A.G.-R.M.D.G., p. 556

Gide répond à son ami et admet que:

> "Ces vérités, que je me dis à moi-même tout bas, j'ai grand besoin de me les entendre dire - et par vous."
> Ibid., p. 558

Gide ne pouvait pas nier que l'on exploitait sa position, et quand l'Association des Ecrivains et Artistes Révolutionnaires sollicitent son adhésion, il la refuse, mais accepte de présider leurs réunions.

Il est attaqué, et dans un article dans la Revue du Siècle (avril 1933), on relève:

> "Quand il (Gide) a annoncé qu'il était prêt à donner sa vie pour l'U.R.S.S., on a vu avec regret qu'il avait perdu le sens de la crédibilité et de la vraissemblance; (...) qu'il n'a jamais été plus fidèle à sa passion de trahir et même de se trahir lui-même où il se retrouve enfin tout entier."
> L.E., p. 27

Cependant Gide pense qu'il était déjà allé très loin, quand il écrit:

> "Non, chers camarades. Le plus clair résultat d'un pareil engagement serait aussitôt de me retenir de plus rien écrire. (...) Je crois que mon concours (...) peut être de plus réel profit à votre (à notre) cause si je l'apporte librement et l'on me sait non enrôlé. (...) Déjà vous avez vu que je me suis compromis de mon mieux."
>
> Discours aux Ecrivains et Artistes Révolutionnaires, L.E., p. 18

C'est l'angoisse qui saisit Gide, il dit se compromettre: il refuse son adhésion à quiconque et c'est en juin 1933 qu'il tentera d'expliquer sa position:

> "Durant quarante ans tous m'on reproché mon indécision et de ne pas savoir prendre parti. Vous êtes un des premiers à avoir pensé, et le premier à avoir dit (combien je vous en sais gré!) que ce libre jeu de ma pensée, jusqu'alors soigneusement préservé, était précisément le meilleur de moi. Vous dénoncez aujourd'hui le danger qu'il y a dans l'asservissement de cette pensée."
>
> Lettre à Raymond Fernandez (juin 1933?) in L.E., p. 36

Ainsi, c'est au nom de son indépendance d'esprit en vue de la création littéraire, que Gide refuse de prendre parti aux côtés des écrivains qui luttent contre le fascisme. Certes il interviendra dans l'Affaire Dimitrov, mais ce sera au nom d'un groupe constitué dans le cadre d'une action limitée, et on constate un silence gênant chez Gide en ce qui concerne la Guerre Civile en Espagne. Plus tard il interviendra auprès de l'ambassadeur de l'U.R.S.S. à Paris en faveur d'un écrivain russe (de descendance belge et de langue française). Dans ce cas, il faut noter encore que Gide "ne vien(t) donc nullement prendre sa défense; ni arguer en sa faveur"[27] mais simplement attirer l'attention sur les persécutions injustifiées qu'on fait subir à un écrivain.

d) L'Affaire Dimitrov.

On peut trouver un compte rendu de l'affaire Dimitrov dans Littérature Engagée que nous reproduisons ici:

> Le procès de Leipzig, qui avait débuté le 21 septembre 1933 et duré trois mois, avait fait apparaître l'incendie du Reichstag sous son véritable jour de provocation hitlérienne, comme déjà l'avait fait le "contre-procès" qui avait eu lieu à Londres le 14 septembre, au retour de la Commission Internationale d'Enquête. Après un magnifique plaidoyer de Dimitrov qui, dédaignant de se défendre, avait hautement affirmé son idéal communiste et était passé à l'attaque, on avait dû, en dépit des efforts de Goering et de Goebbels, acquitter les trois communistes bulgares, Dimitrov, Tanev et Popov, qui avaient été arrêtés à Berlin, comme instigateurs de l'incendie, en même temps que le communiste allemand Torgler.
>
> Romain Rolland et Henri Barbusse ayant envoyé à Dimitrov un télégramme de félicitations, André Gide avait fait parvenir la déclaration suivante (reproduite dans l'Humanité du 15 octobre 1933):
>
> > "Je m'associe de tout coeur à la sympathie et à l'admiration de Romain Rolland pour le courage de Dimitrov, de ses compagnons bulgares et de Torgler."
>
> Mais les acquittés n'avaient pas été libérés. Le 8 novembre avait eu lieu, à Paris, salle Bullier, un grand meeting de protestation où assistaient la mère et les soeurs de Dimitrov et la femme de Tanev. André Gide était au présidium.
>
> C'était dans ces circonstances qu'il se rendit avec André Malraux à Berlin, le 4 janvier 1934, pour intervenir auprès du ministre de la Propagande Goebbels en faveur de Dimitrov, Tanev et Popov. Le Conseil du Parti national socialiste ayant appelé la veille à Munich le ministre de la Propagande, l'entretien dut être remplacé par la lettre suivante, déposée le même jour au ministère de la Wilhemstrasse.
>
> in L.E., p. 41

Gide intervient directement. On peut y voir un engagement, mais un engagement temporaire. Gide qui n'a pu voir Goebbels, laisse

une lettre dans laquelle lui et André Malraux déplorent la situation. Les acquittés n'ayant pas été libérés, on note:

> "Le grand nombre de lettres reçues de tous pays par nos comités rend de jour en jour plus sensible le malaise que fait naître dans toute l'Europe l'attente de votre décision; nous croyons devoir, en dehors de toute question politique faire part des sentiments qu'expriment ces communications à l'autorité la plus qualifiée pour les connaître."
> in L.E., p. 43

Le sentiment humanitaire et le sens de la justice ont poussé Gide à agir, mais les événements qui suivront vont montrer à quel point cet engagement est faible et même passager. Il y aura une autre campagne en faveur de la libération de Dimitrov marquée par une autre réunion à la Salle Wagram "sous la présidence d'honneur d'André Gide et André Malraux, et la présidence effective du professeur Langevin. Empêché d'y venir, car déjà en route vers l'Italie..."[28]. Cette réunion ne semblait pas exiger la présence de Gide; mais il écrira une lettre, un message intitulé "Adresse à la Mère de Dimitrov"[29]. Dans ce message, l'engagement de Gide n'est pas apparent; il souligne seulement qu'il regrette de ne pas pouvoir assister au meeting et écrit à la mère de Dimitrov que son fils

> "a su nous donner à tous l'exemple d'une fermeté inébranlable, d'un intrépidité constante, d'un dévouement total à une cause pour laquelle son seul exemple est plus efficace que tous nos discours, que toutes nos déclarations."
> in L.E., p. 43-44

Gide veut faire sentir sa présence, et par ce message convaincre qu'il a un rôle important à jouer dans la libération de Dimitrov. Mais en fait d'engagement, c'est fort peu, et si l'on considère que ce message est surtout consacré à Mme Dimitrov, on se demande si

on peut vraiment parler d'engagement.

e) Prise de position politique?

Gide dit que l'Evangile l'a amené au communisme. Archambault ne voit dans son voyage en U.R.S.S. qu'une expérience semblable à celle du Congo. Gide écrit:

> "Simplement mon être est tendu vers un souhait, vers un but. (...) Et, s'il fallait ma vie pour assurer le succès de l'U.R.S.S., je la donnerais aussitôt... (...) J'écris ceci, la tête froide et en toute sincérité, par grand besoin de laisser du moins ce témoignage, si la mort vient avant qu'il ne m'ait été possible de me mieux déclarer."
>
> Journal, p. 1126

C'est encore la nouveauté et le désir de connaître la vérité concernant la Russie qui l'attirent. Archambault estime que Gide a peur de s'engager de dire la vérité. Il analyse un passage qui révèle que la situation sociale en Russie n'a pas échappé à Gide. Dans Retour de l'U.R.S.S., Gide note qu'on lui fait supprimer "grand" devant le mot monarque et qu'on lui fait comprendre qu'il convient d'ajouter "glorieux" devant "avenir de l'U.R.S.S.". Gide découvre que

> "Même pour louer le régime, il est dangereux en U.R.S.S. de s'exprimer en un autre style que la phraséologie officielle."
>
> Humanité d'A. Gide, p. 252

Et Archambault suggère que Gide aurait agi contre son gré en écrivant pour satisfaire la machine de propagande soviétique. Gide déclare à son retour:

> "Je doute qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fut-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbe, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé" (?)
>
> Retouches, p. 124

Il n'approuvait sûrement pas tout ce qu'il avait vu en U.R.S.S. Plus tard, il n'a pas hésité à reconnaître son erreur et il a tenté de se dégager de l'attitude ambiguë qu'on lui a attribuée. C'est sur le plan humain qu'il se justifie:

> "Il n'y a pas de parti qui tienne (...) et qui me puisse empêcher de préférer, au Parti même, la vérité. Dès que le mensonge intervient, je suis mal à l'aise; mon rôle est de le dénoncer. C'est à la vérité que je m'attache; si le Parti la quitte, je quitte du même coup le Parti."
>
> Retouches, p. 173

Il refuse d'adhérer à un parti quelconque, et par la suite, grâce à la "découverte" de la vérité, il pourra dénoncer son "erreur", ce qui permet à Archambault de conclure que son "expérience communiste est close"[30]. C'était donc pour Gide une période de recherches, de découvertes et d'hésitations, avant de retourner parmi ceux que la presse communiste décrit ainsi:

> "Ils sont typiques de l'attrait qu'exerce, même sur des intellectuels bourgeois, la formidable expérience soviétique."
>
> L'Humanité, 11 octobre 1932
> in La Presse Soviétique, p. 138

La presse soviétique se félicite de la conversion du nouveau camarade. En France, Gide sera même accusé de duplicité, mais il ne manque pas d'honnêteté: sa sympathie pour l'U.R.S.S. était réelle quoique Alain Goulet en juge autrement:

> "Quand, après son voyage au coeur de l'Afrique, André Gide s'est déclaré communiste, cette conversion était avant tout une affaire d'esthétique, une crise de sentimentalité d'un écrivain sensible dont les nerfs avaient été profondément éprouvés par les souffrances des nègres exploités du Congo (...) Sa venue au communisme fut une affaire d'humeur, et c'est par pur hazard qu'il ne s'est pas alors tourné ver le catholicisme. (...)"
>
> La Presse Soviétique, p. 168

Gide n'a jamais changé. Il est resté profondément humain et très sensible aux souffrances des autres: ceci rejoint la thèse d'Alain Goulet qui, lui aussi, doute de l'engagement de Gide. Il ajoute:

> "Pendant qu'ils (ses détracteurs) tentaient de le classer en quelque catégorie simple, le vrai Gide leur filait entre les doigts (...) suivant sa logique, personnelle sans doute, mais indéniable. Les véritables volte-face sont certainement plus à chercher chez les commentateurs de Gide que chez lui."
>
> La Presse Soviétique,p. 174

Ainsi, on s'est acharné à découvrir un Gide communiste, un Gide engagé, mais nous retrouvons à chaque pas un Gide "trop humain" qui ne cesse d'être lui-même.

f) Retour de L'U.R.S.S.

L'attrait de Gide pour les questions sociales va bientôt l'entraîner à défendre tous les opprimés. Après les victimes du fascisme, il s'intéressera à la révolution et au peuple russes. Il fera un séjour en U.R.S.S. La lecture de "Retour" montre que Gide a agi sans se douter de la portée politique qu'allait avoir ce voyage. Durant son séjour à Moscou -Gorki venait de mourir le dix-huit janvier 1936- il s'est tenu debout avec Aragon près du cercueil de Gorki sur la Place Rouge pour prononcer un discours. Il sera critiqué de ses amis comme de ses ennemis.

Gide espérait réellement voir la révolution réussir. Il croyait que ce peuple avait enfin des dirigeants qui les mèneraient vers le progrès ainsi qu'il l'exprimait dans son Journal:

> "J'aimerais vivre assez pour voir le plan de la Russie réussir, et les Etats d'Europe contraints

de s'incliner devant ce qu'ils s'obstinaient à méconnaître (...). Jamais je ne me suis penché sur l'avenir avec une curiosité plus passionnée. Tout mon coeur applaudit à cette gigantesque et pourtant humaine entreprise."

Journal, p. 1044

Il déclarait à cette époque: "communiste de coeur aussi bien que d'esprit, je l'ai toujours été, même en restant chrétien".[31] S'était-il à cette époque engagé sur la voie du communisme? Examinons son attitude durant cette période. La première lecture de Retour de l'U.R.S.S. donne l'impression d'un Gide pro-communiste quand il écrit:

"Dans nos coeurs et dans nos esprits nous attachions résolument au glorieux destin de l'U.R.S.S. l'avenir de la culture."

Retour, p. 13

Durant ce voyage, son attitude n'est pas facile à saisir. Nous devons interpréter assez souvent ses attitudes: pourquoi par exemple insiste-t-il souvent sur la culture? Gide admire les réussites -certaines non négligeables d'ailleurs- sans dénoncer le prix que les masses doivent payer pour ce progrès. Ces progrès sont visibles partout:

"Les enfants dans tous les campements (...) sont beaux, bien nourris, bien soignés, choyés, même joyeux (...). Cette même expression de bonheur épanouie nous la retrouverons souvent chez les ainés, également beaux, vigoureux."

Ibid., p. 21.

Gide nous apprend donc qu'il a vu des réalisations sociales admirables dans ce pays qui, vingt ans plus tôt, était si arriéré. Comme le dit bien Archambault, "Gide s'est engagé autant qu'il est capable de s'engager"[32]. Ces réussites, il les compare à celles de la Révolution française:

> "Grâce à quoi à conditions de vie égales, ou même sensiblement inférieures, l'ouvrier russe s'estime heureux, est plus heureux, beaucoup plus heureux que l'ouvrier de France. Leur bonheur est fait d'espérance, de confiance et d'ignorance."
> Ibid p. 45

Sans aucun doute, ces exemples sont destinés à justifier aux yeux de Gide sa défense du communisme triomphant même s'il constate durant ce voyage qu'il reste beaucoup à faire. Ainsi, il note des conditions de vie déplorables:

> "(...) un alignement de taudis. On y loge à quatre dans une pièce de deux mètres par deux mètres (...). Ils doivent se contenter en plus du pain, d'un poisson sec."
> Ibid pp. 55-56.

Malgré son optimisme, quant à l'avenir de l'U.R.S.S., on ne peut parler ici que d'un engagement réservé, car aux louanges se mêlent des inquiétudes:

> "Je crains que ne se forme bientôt une nouvelle sorte de bourgeoisie satisfaite (...)"
> Ibid p. 56

Il nous met au courant de la situation sociale dans la nouvelle Russie, cite des réussites dont il fut le témoin, et quelques échecs. Son attitude qui reste ambiguë, et sa sympathie déclarée pour "ses camarades" soviétiques, seront l'objet de critiques tant de ses amis que de ses ennemis. Gide, après son voyage, ayant pris conscience du fait que son attitude était engagée, décide d'écrire ses Retouches à Mon Retour de l'U.R.S.S.

g) Retouches à Mon Retour de l'U.R.S.S.

Paul Nizan a accusé Gide "de peindre l'U.R.S.S. comme un monde

qui ne change plus"[33]. Gide réagit en écrivant ses Retouches pour essayer de mettre fin à ce qui, selon lui, est un malentendu. Retouches présenterait donc le vrai visage de la Révolution Russe et il nous faudrait comprendre qu'il dénonce ce qu'il y a vu. Lorsqu'il écrit:

> "De mois en mois, l'état de l'U.R.S.S. s'empire. Il s'écarte de plus en plus de ce que nous espérions qu'il était -qu'il serait."
>
> Retouches, p. 108

Comment justifier ce revirement de Gide qui accuse en quelque sorte le lecteur de n'avoir pas compris le sens de Retour de l'U.R.S.S.? Il s'en explique:

> "Il (Jean Pons) accepte ce qu'on lui dit ainsi que je l'avais fait moi-même d'abord, sans examen, sans doute, sans critiques."
>
> Ibid., p. 108

Gide admet qu'il s'est trompé; ce qu'il avait présenté de l'U.R.S.S. comme l'aboutissement d'une longue observation, d'une mure réflexion, est donc erroné. Son honnêteté n'est pas en doute, il croyait à ce qu'il disait, il était simplement tombé dans l'erreur, peut-être influencé par l'espoir de voir l'U.R.S.S. devenir telle qu'il la voudrait. Il écrit plus loin:

> "On me dit: Acceptez l'état présent; le mal est passager; c'est un palier, c'est la marche d'un escalier. Mais cet escalier, l'U.R.S.S. ne le monte pas, elle le descend."
>
> Ibid., p. 103

Il est toujours préoccupé par la recherche de la vérité, et c'est avec émotion qu'il se rappelle son expérience en Union Soviétique. Il continue d'accuser ses critiques de n'avoir pas compris ce qu'ils ont lu. Il confie sa déception:

> "De même, les abondants témoignages qui me parviennent, les rapports que j'ai pu lire, les relations des observateurs impartiaux (si grands amis de l'U.R.S.S. qu'ils soient, ou aient été avant d'y être allés voir) sont venus corroborer mes assertions au sujet de l'état actuel de l'U.R.S.S., renforcer mes craintes."
>
> Ibid p. 111

Durant son voyage, il avait adopté une attitude "engagée": son enthousiasme pour la révolution l'y avait poussé. Maintenant il nous présente une sorte de condamnation de l'U.R.S.S. Ici nous ne pouvons plus parler d'engagement, mais de "désengagement". Il admire sans doute l'idéal révolutionnaire de la Russie, mais il a vécu le drame de "ces camarades", drame qu'il n'a pas souligné dans Retour et auquel il ne pouvait rester insensible. Ce n'est qu'après que ses critiques aient élevé la voix que Gide change d'attitude. Cependant il ne cesse d'admirer l'U.R.S.S. et ajoute:

> "Je transcris à regret ces chiffres atroces. Il n'y aurait qu'à déplorer une situation si lamentable."
>
> Ibid p. 130

L'analyse des résultats économiques le fait changer d'avis. La Russie s'est donnée de nouveaux maîtres, il a constaté des faillites, pourquoi ne les avait-il pas dénoncées dans son Retour? Il était "engagé", mû par son admiration pour la Révolution. Maintenant, comme si "la nuit lui avait porté conseil", il se ravise et se "désengage", il renie à sa façon son engagement antérieur. Au contraire, la situation de l'U.R.S.S. lui rappelle ce qu'écrivait Rousseau dans le Contrat Social: "à chaque palais qu'(il) voi(t) élever dans la capitale, (il) croi(t) voir mettre en masures tout le pays"[34]. Cette situation se retrouve en Union Soviétique:

> "En masures? les ouvriers soviétiques? Ah! plût à Staline! Ils sont parqués dans des taudis."
>
> Ibid p. 158

Ainsi, Gide indigné des résultats de la Révolution revient à cette attitude "désengagée" ou non engagée qui lui était propre: il regrette et rejette son engagement tel qu'il l'avait exprimé dans Retour.

CHAPITRE IV

ROBERT OU L'INTERET GENERAL

A) Introduction. (Généralités.)

L'intérêt de Gide pour les questions sociales n'est plus à démontrer. Dans son Journal, nous relevons un souvenir très intéressant qui nous fait penser à l'histoire que nous avons dans Robert. Gide avait onze ans lorsqu'il perdit son père (le 28 octobre 1880) et il rapporte que "(sa) mère se laissa persuader par la famille d'aller passer à Rouen les premiers temps de son deuil (...)"[35].

De son séjour en Normandie il a gardé le souvenir d'une situation qui n'est pas sans présenter un certain parallèlisme avec le sujet de la pièce Robert ou l'Intérêt Général. Nous apprenons que son oncle Henri Rondeau y dirigeait une entreprise destinée à la fabrication de colorants et à l'impression des tissus. Cet oncle recevait La Croix et un journal ultra, Le Triboulet, plein d'immondes dessins qui mettaient mal à l'aise ceux des hôtes "qui ne partageaient pas les même opinions". Malgré son jeune âge, Gide avait remarqué qu'il régnait dans cette famille une certaine tension:

> "Les Démarest et ma mère affectaient de ne rien voir; Albert s'indignait sourdement. (...) Personne d'ordre, de grand bon sens et de grand coeur, ma tante doublait exactement son mari; et pourtant on la jugeait supérieure; car il faut à l'homme beaucoup d'intelligence pour ne pas, avec d'égales qualités morales, rester sensiblement au-dessous de la femme. C'est ma tante et non Robert qui prit la direction de la fabrique, à la mort de mon oncle Henri,

> l'an qui suivit celui où mon récit est parvenu, et qui tint tête aux ouvriers, certain jour qu'ils s'étaient mis en grève (...). La fabrique du Houlme était alors une des plus importantes usines de Rouen, dont le commerce était encore prospère. On n'y fabriquait point les tissus; on les imprimait seulement. (...) Contre la rivière, un petit pavillon toujours clos, où se fabriquaient en secret les couleurs, exhalait une odeur bizarre et que l'on finissait par aimer."
>
> Journal, p. 414

Le parallelisme des situations nous semble évident: l'étroite similitude des entreprises, le décès du chef d'entreprise Henri Rondeau, son oncle, et celui de M. Dormoy; tous deux n'ayant qu'un héritier direct prénommé Robert; la tension dans les rapport familiaux; le catholicisme conservateur: le journal La Croix et l'Abbé Tronchet. Enfin l'existence d'un conflit ouvert: Une grève.

Il ne fait pour nous aucun doute que Gide a puisé dans ses souvenirs pour écrire sa pièce. En outre, ses expériences l'ont vivement impressionné et il souligne lui-même dans sa Préface l'une des sources de sa pièce:

> "(...) toutefois je tenais à certaines scènes qui me paraissaient bien venues; le personnage de Robert existait. N'y avait-il pas moyen de transformer en 'comédie de caractères' ce conflit social? Je m'y efforçai longtemps. (...) J'en étais obsédé."
>
> L.E., p. 221

La lecture des Fragments Inédits des Cahiers de Maria Van Rysselberge, nous apprend combien cette pièce commencée en 1931, a ulcéré Gide jusqu'au jour où elle sera enfin publiée à Alger en 1946 et représentée la même année à Tunis. Gide a affirmé à maintes reprises que l'achèvement de cette pièce lui tenait beaucoup à coeur

et Claude Martin dans l'Histoire d'une Pièce Mal Fichue, retrace le cheminement difficile de l'écriture de cette pièce. Cette pièce dont nous ne possédons que la version finale est le produit de constants remaniements, en partie dûs aux critiques et aux suggestions de Jouvet, Malraux, Aragon, Martin du Gard et autres amis auxquels il donna lecture des versions successives de ses manuscrits. Une des premières versions aurait été traduite en russe par Elsa Triolet pour être représentée à Moscou[36]. Le "martyre" de Gide s'achèvera lorsque, enfin satisfait de la version finale, l'auteur laissera publier sa pièce en 1946. Il n'en déclarera pas moins en 1949 qu'il "(aura) mis autant de temps à rater l'Intérêt Général (...) qu'à réussir Les Faux Monnayeurs"[37].

a) Résumé de la Pièce.

Acte I

Réunion de famille à la suite des funérailles de M. Dormoy père dont on évoque la personnalité: "Un être cher (...) une grande figure (... qui) pouvait paraître froid (...) qui ne craignait pas les responsabilités". Sont présents: Robert le nouveau chef de famille; Laure, femme de Robert; Gustave, fils aîné de Robert; Arthur, cousin de Robert, et sa femme Valentine; l'abbé Tronchet ami et confident de la famille Dormoy (sc.1).

Nous apprenons au cours d'une conversation entre Robert et l'abbé l'existence d'un enfant illégitime de M. Dormoy père: Boris Orlov, lui-même père de deux enfants (Ivan et Véra).

Robert ayant reçu la totalité de l'héritage, l'abbé lui suggère

"d'en faire revenir quelque chose à cet autre enfant". Robert l'assure qu'il avait l'intention de lui remettre la somme de cinquante mille francs. (sc.2)

Robert, Laure et Gustave reprochent à Michel, le fils cadet de Robert, son absence lors de l'enterrement de M. Dormoy. Michel nous est présenté comme un adolescent en rébellion contre sa famille bourgeoise. (sc.3)

Robert intente un procès sordide à Rosalie, la servante, qu'il trouve coupable d'avoir tenté de repasser une fausse pièce qu'elle avait reçue du boucher. Rosalie sera punie pour l'exemple!

Ces scènes soulignent le caractère abusif et injuste de l'autorité de Robert sur les domestiques (sc. 4,5, et 6)

Robert persuade Arthur de lui verser cinquante mille francs en lui promettant de les investir à son profit. Il confie ensuite à Gustave qu'il utilisera cet argent pour acheter le brevet d'invention de Boris Orlov (sc. 7,8, 10). Rabot ancien ouvrier devenu contre-maître, vient informer discrètement son patron de la décision des ouvriers syndiqués de se mettre en grève (sc. 11).

Acte II

Présentation de la famille Orlov chez elle. Boris, le père, veuf, pauvre, de caractère modeste, chimiste détenteur de brevets d'invention, l'un déjà utlisé sans contre-partie par l'usine, l'autre convoité par Robert. Michel apparaît comme faisant partie des Orlov, sa famille adoptive. De même que Véra et Ivan, délégué syndical, Michel conseille à Boris de défendre ses intérêts contre Robert. (sc.1 et 2)

Robert se rend chez Boris et offre d'acheter son brevet. Devant la faiblesse manifeste de son père, Ivan intervient. L'affrontement entre Robert et Ivan reflète le conflit de classe entre le patronat et le monde ouvrier (sc. 3).

Rabot demande à Véra de l'épouser; il est éconduit. Michel intervient pour défendre, inutilement, Véra. Rabot le traite de "fils de patron" et menace de les dénoncer auprès de Robert (sc. 5 et 6).

En dépit de ses efforts pour convaincre Ivan qu'en raison de la grève imminente, il partage les intérêts de la cause ouvrière, Michel est rejeté par Ivan (prolétariat) et renvoyé dans la famille (bourgeoisie) à laquelle il appartient (sc. 7 et 8).

Acte III (Premier tableau)

Boris a rendu visite aux Dormoy. Robert prétend identifier ses intérêts à ceux de la France. Reçu dans leur jardin, Boris n'a pas cédé son brevet; il refuse, par modestie, de prendre le café et d'être reconduit en voiture. On le fait sortir par la petite porte du jardin. Rabot vient annoncer à Robert que la grève est déclarée (sc. 1 et 2).

Lors d'une conversation entre Laure, l'abbé et Michel, ce dernier dénonce l'injustice de l'ordre social et manifeste un idéalisme qui se fonde sur une lecture littérale des Ecritures. L'abbé lui répond qu'il est nourri d'idées égalitaires, qu'il devrait se consacrer aux bonnes oeuvres et que l'ordre social est voulu de Dieu (sc. 3 et 4).

Rabot ayant dénoncé les liaisons prolétariennes de Michel, Robert tente de le convaincre qu'il fait partie des "heureux du monde" et qu'il doit défendre le patrimoine. Michel ayant décidé d'aller re-

joindre "ses amis les grévistes". Robert le bannit de la maison en déclarant: "pas de traître dans la famille" (sc. 5).

Quoiqu'il n'ait pas employé les cinquante mille francs d'Arthur, ce dernier craignant pour son capital en raison des troubles sociaux, Robert en toute mauvaise foi, le convainc de lui laisser cette somme et affirme "qu'en face des troubles sociaux, tous les possédants, tous les dirigeants sont solidaires". Les Dormoy font appel à la gendarmerie pour défendre leur capital. Robert résume la situation: "La force est là pour protéger le droit" (sc. 6 et 7).

Acte III (Deuxième tableau)

Ivan réaffirme que Michel, dont la place n'est pas chez les grévistes, doit retourner dans sa famille (sc. 1 et 2).

Michel survient, annonce qu'il a été chassé de chez lui et demande à passer la nuit chez les Orlov. L'exaltation croissante qu'il remarque chez Ivan et Michel inquiète Boris. Dans le conflit social en question, ce dernier favorise le statu quo, l'ordre, et au fond ne souhaite ni le conflit, ni la grève. Chercheur lui-même, il déplore que les idées d'Ivan aient détourné Michel de ses études. Véra à son tour lui demande de retourner chez ses parents (sc. 3 et 4).

Acte IV (Tableau I)

Michel est parti depuis douze jours. Laure demande à son mari de lui permettre de le revoir, Robert refuse, Michel "est rayé de la famille" (sc. 1).

Gustave fait part de ses réserves quant à la loyauté de Rabot.

Lors de son entretien avec celui-ci, Gustave incite Rabot à envisager l'élimination de Michel (sc. 2 et 3).

Dans la scène suivante Robert encourage sans équivoque Rabot dans la même voie.

Acte IV (Tableau II)

On apprend que Rabot a assassiné Michel. Rabot tente en vain de trouver refuge chez les Dormoy; il est à son tour assassiné par Véra (sc. 1 et 2).

Acte V

Dans la scène 1, Robert envisage de remplacer Rabot par Ivan et d'obtenir de Boris son brevet en échange de son intervention en faveur de Véra (sc. 1).

Laure et l'abbé font un éloge posthume de Michel, examinent la situation de Véra et échangent leurs impressions sur la sincérité de Robert (sc. 2).

L'abbé plaide la cause de Véra auprès de Robert (sc. 3).

Lors de son entretien avec Boris, Robert obtient le brevet contre son intervention en faveur de Véra (sc. 4).

Dans les deux dernières scènes de l'acte V, tout rentre dans l'ordre chez les Dormoy et Robert retrouve l'entière confiance de sa femme.

La grève est terminée et le conflit social résolu.

b) La pièce, une pièce classique.

Si l'on considère la forme, nous sommes en présence d'une tragédie classique en cinq actes.

Acte I: exposition des personnages et des situations. L'action progresse dans l'Acte II pour se nouer à l'Acte III. L'action se précipite à la fin de l'Acte IV pour se dénouer à l'Acte V.

L'unité d'action est respectée.

La règle des bienséances est respectée: il n'y a ni violence ni exécution sur la scène bien qu'il n'y ait pas moins de trois morts dans la pièce.

L'unité de lieu est respectée également: l'action a lieu alternativement au domicile des Dormoy et chez les Orlov, domiciles voisins l'un de l'autre.

Quant à l'unité de temps, on pourrait considérer qu'elle n'est pas trop malmenée en dépit d'un intervalle de douze jours qui est censé s'être écoulé entre l'acte III et l'acte IV.

Si l'on considère que le conflit social est au début de la pièce latent, qu'il se précise au cours des deux actes suivants pour aboutir à une situation "bloquée", lorsqu'une grève dure oppose le prolétariat et le patronat sans qu'il y ait possibilité d'évolution, et que tout se résoud par la double exécution de deux traîtres: Michel traître au patronat et Rabot traître au prolétariat, on peut estimer que le moteur de l'action réside essentiellement dans l'évolution de situations qui appartiennent à la comédie des caractères. Le jeu des conflits personnels et leurs interactions déterminent le caractère et les actions des divers personnages de la pièce.

c) Les personnages.

Rosalie la servante.

Nous apprenons son existence lors d'une conversation entre Laure et Valentine. C'est une nouvelle servante à qui il faut tout apprendre[38]. Sa situation sociale la prédispose à souffrir la tyrannie de ses patrons, ainsi que le montre l'affaire du boucher. Cette jeune femme veut rendre une pièce de monnaie au boucher quand elle s'aperçoit qu'elle est fausse. Le boucher ne voulant pas la reprendre, Rosalie tente d'expliquer à Robert ce qui est arrivé. Ce dernier l'accuse de malhonnêteté et exige qu'elle remplace la pièce de dix francs. Elle essaie de se défendre, mais la peur du patron fait d'elle une victime que les circonstances désignent pour être exploitée.

Justin le valet.

Nous ne savons rien de ce personnage en dehors de son existence qui ne se manifeste que par cette annonce "Monsieur Orlov"[39] quand il introduit Boris dans la demeure de Robert.

Valentine.

C'est une bourgeoise peu instruite dont les soucis semblent se limiter à ceux de la vie quotidienne dans la bourgeoisie. Elle s'informe de tout. Après l'enterrement de M. Dormoy, elle suggère à Robert d'"emmener (sa) cousine pendant un mois ou deux à la campagne"[40]. Elle donne son avis ou ses conseils avec une remarquable absence de tact: elle estime que le défunt "pouvait paraître froid"[41] et "que

parfois il avait l'air un peu sec"[42]. Elle est aussi curieuse, mais elle ne semble déranger personne.

Véra.

Parmi les personnages de la pièce, Véra semble la seule à analyser toutes les situations avant d'agir. Elle donne aussi l'impression de refuser de participer aux petites intrigues. Son souci majeur est de s'occuper de la maison, essayer de mettre de l'ordre et un peu d'agrément dans sa vie. Elle se montre particulièrement douce avec son père; elle est toujours compréhensive envers lui. Quand il traite avec Robert et qu'il se trouve en difficulté, c'est Véra qui, patiemment, raisonne avec lui: elle essaie de le persuader que ses conseils et ceux d'Ivan sont bons:

> "Mais papa, c'est lui qui a besoin de ton invention. Il est juste que ce soit lui qui vienne te trouver."
>
> Robert, p. 250

Avec Ivan, elle se comporte différemment. Elle réagit au langage brusque avec lequel il s'adresse à Michel, ce qu'elle ne juge pas justifié. C'est de la compassion plus que de l'amour qu'elle exprime en défendant Michel. Elle n'aime pas qu'Ivan continue à le persécuter car cela ne lui rappelle que trop la misère qu'elle a connue à Berlin et dans laquelle la grève imminente risque de la replonger. Comme Ivan maintient son attitude à l'égard de Michel, elle s'irrite:

> "Pourquoi veux-tu paraître plus dur que tu n'es? Pourquoi fais-tu semblant de ne pas comprendre Michel?(...) Pourquoi prends-tu l'air de le repousser aujourd'hui?"
>
> Ibid., p. 271

Elle aime Michel, elle souffre quand Ivan le persécute et elle montre

un début de révolte:

> "Mais non, mais non... il n'y a jamais que toi qui comprennes. Il n'y a que toi pour y voir clair; que toi pour savoir ce qu'il faut faire et que toi pour décider. Tu traites les autres sans jamais t'inquiéter de ce qu'ils peuvent sentir ou penser."
>
> Ibid., p. 291

Quand Rabot lui fait une déclaration, c'est avec calme et politesse qu'elle le refuse. Comme il insiste, elle lui en fait comprendre l'inutilité:

> "Vous avez de jolies moustaches, un beau complet, des chaussures fines, enfin tout ce qu'il faut pour plaire et réussir. Mais, que voulez-vous?... Sans amour, rien à faire; avec moi, du moins."
>
> Ibid., p. 265

A son honnêteté et à sa franchise s'ajoute la délicatesse avec laquelle elle traite Rabot: elle évite de le blesser. Quand il promet une vie meilleure, grâce à sa position de contremaître, elle l'assure qu'elle reste loyale à sa classe sociale:

> "Et vous pas, parce que vous serez du côté du patron. Eh bien! c'est cela qui me déplaît, précisément, je veux rester avec les nôtres."
>
> Ibid., p. 265

Chez elle, c'est un peu le héros de Corneille qui transpire: elle doit choisir entre son amour pour Michel et la situation créée par la grève. Michel est encombrant par sa présence. Mais la raison l'emporte, et elle demande à Michel de retourner chez les siens en attendant. Après la mort de Michel, c'est Véra qui le venge. On penserait que cet acte de vengeance reviendrait plutôt aux ouvriers.

L'attitude de Véra envers les Dormoy paraît presque neutre. En effet, elle ne s'est jamais prononcée à leur sujet. Lors de la visite

de Robert elle s'excuse et se retire dans la cuisine.

Laure.

Laure est une mère de famille bourgeoise qui devrait vivre dans le confort et l'insouciance. Son mari, Robert, est très dominateur et elle semble souffrir de cette attitude. Elle contredit son mari dès le début de la pièce, mais elle le fait d'une façon timide, résignée, que traduit l'expression "non mon ami" si souvent répétée. Elle est douce, et tourmentée par la situation dans la famille. Michel étant un garçon en révolte contre son père, elle sera la seule à le défendre contre son père, son frère et même contre l'abbé Tronchet. Robert est très dur avec sa femme, et celle-ci très sensible, se sent terriblement seule. A la maison, Robert et Gustave sont toujours occupés par les affaires, et Laure se trouve à l'écart. Même durant le deuil, ils s'occupent d'affaires, ce qui fait dire à Laure: "Ah! nous ne sommes pas encore à Archachon!..."[43]

Sur la famille, elle essaie de porter un jugement indépendant et honnête:

> "Mais non, mon ami. C'est lui qui ne veut pas comprendre la valeur de ton père ou la tienne. Il faut reconnaître d'autre part que ton père n'était pas très généreux."
>
> Ibid., p. 236

Laure est généreuse et charitable; ces qualités lui viennent de sa foi chrétienne: elle est presque dévote. Quand elle commence à douter en écoutant Michel, les paroles de l'abbé sont toujours là pour la réconforter:

> "Monsieur l'abbé, je vous remercie de me

parler ainsi. Je sentais chez mon second fils une telle ardeur, une telle conviction...
(...)
Mais maintenant, grâce à vous, je vois très bien ce que je vais lui répondre."

Ibid., p. 278

Robert, très ambitieux, l'a plongée dans une vie où dominent l'hypocrisie et la déception. Dans ce monde presque déshumanisé, elle se sent seule; une sorte de sentiment de culpabilité se saisit d'elle quand elle apprend que Véra est coupable de la mort de Michel: elle veut donc faire quelque chose pour sauver la petite Orlov ainsi que sa famille:

"Les malheureux! Ils sont perdus! Monsieur l'Abbé, parlez à mon mari. Il vous écoutera peut-être. Tâchez de disposer son coeur à l'indulgence."

Ibid., p. 314

Laure ne sait pas que son mari intercède en faveur des Orlov en échange du brevet d'invention de Boris. Elle semble soudain oublier le vrai visage de son mari et du monde qu'il a créé, pour lui demander de lui "pardonner d'avoir un instant douté de (lui)"[44].

Gustave.

Il existe un conflit dans la famille de Robert. Michel se révolte contre sa famille. Gustave, loyal et obéissant, veut défendre son père contre son frère:

Robert: "C'est une grande force pour moi de te sentir là. Je ne me sens pas toujours approuvé par ta mère. Ainsi, dans cette misérable querelle avec Michel...

Gustave: "Qu'il osât vous manquer de respect à ce point! Si vous ne m'aviez retenu, je l'aurais giflé."

Ibid., pp. 238-39

Gustave est le fils aîné, destiné à devenir patron, il apprend le métier

de son père. Il le seconde donc et se croit déjà prêt à assumer certaines responsabilités. Pour défendre l'honneur de son père, et ceci contre son frère, il tombe dans l'excès. Il n'aime pas Michel et essaie d'exploiter au maximum la situation afin d'obtenir la reconnaissance de son père.

Gustave n'est pas un garçon très intelligent. Sa force se fonde sur sa situation sociale: c'est le fils du patron. Il essaie d'exploiter cette situation sociale d'une façon fourbe et malhonnête:

Robert: "Il faut avouer qu'il n'a pas l'air bien fort..."
(...)
Gustave: "N'empêche, mon cher papa, que vous l'avez bien gentiment roulé, le cousin Arthur."
Ibid., p. 246

Gustave est très soucieux de sa position: il tient à garder la confiance et l'estime de son père. Quand il croit être "considéré comme un enfant"[45], il en est blessé et il s'inquiète. Pour lui, quiconque n'est pas bourgeois ou ne partage pas les idées de son père doit être considéré comme un ennemi. Et pour triompher de ses ennemis, Gustave est impitoyable. Le sens des honneurs et du mérite reconnu le "gonfle":

"Heureusement que j'étais là quand Rosalie te l'a rendue."
Ibid., p. 237

Nous voyons également quelle importance il peut attacher à un fait presque insignifiant comme celui de découvrir que la pièce était fausse. Il va exploiter les erreurs et les malheurs des autres, il prend des décisions importantes dont les conséquences peuvent être graves. Lorsque la grève est déclarée, il annonce simplement:

> "J'ai également téléphoné à la préfecture.
> Toutes les mesures vont être prises."
> Ibid., p. 289

Nous sentons que pour Gustave, seule la force permet de résoudre les problèmes. Pour vaincre ses ennemis -son frère et les grévistes- il emploie des moyens répréhensibles. Son complot consiste à "amener les autres à se mettre dans leur tort"[46]. Il utilise Rabot pour éliminer Michel, mais comme à ses yeux Rabot est un être méprisable, il ne mérite pas son assistance quand il est en danger. Son ambition l'aveugle; pour justifier la mort de Rabot, Gustave oublie un moment sa haine envers Michel. Maintenant que son frère est mort, cette haine peut devenir encombrante. Après le meurtre de Michel, Gustave veut donner l'impression d'être le justicier:

> "C'était couru. Tant pis pour toi, Rabot;
> tu t'es perdu... Mais tu ferais mieux de
> te réfugier dans la fabrique... A présent,
> c'est trop tard."
> Ibid., p. 306

Ainsi, pour Gustave comme pour son père, tous les moyens sont bons pour défendre la propriété.

Rabot.

C'est le contremaître qui restera loyal au patron. Etant l'homme de confiance de Robert, il essaie de tirer profit de sa situation. Mais c'est Robert qui va se servir de lui. Comme ouvrier, il est au courant de tout ce qui se passe à la fabrique. Il est útile au patron qu'il renseigne sur ce que décident les ouvriers syndiqués. Rabot croit qu'il est de son devoir d'agir ainsi, mais les Dormoy ne voient en lui qu'un traître à exploiter sans scrupules. Il y a chez Rabot

un aspect inquiétant: rejeté de Véra, jaloux, sa réaction sera de se venger sur la personne de Michel:

> "Maintenant, Véra, je m'explique mieux vos résistances. Un fils de patron, dame, c'est plus reluisant qu'un contremaître. (...) Et je sais ce qui me reste à faire."
>
> Ibid., p. 266

Rabot qui n'aime pas la famille Dormoy semble saisir l'occasion de nuire non seulement à Michel, mais à toute cette famille de bourgeois. Il sait que Robert et Gustave le manipulent; ils ne déguisent même pas leur jeu, alors il essaie de jouer leur jeu. Pour atténuer l'humiliation qu'il subit de ses patrons, il va donc rapporter les agissements de Michel. Mais Rabot ne survivra pas au meurtre de Michel. Ce qui semble déterminer cette fin pour le contremaître est son état de traître; en effet il est le seul à vouloir trahir la classe ouvrière qu'il finit pas dénigrer:

> "Oh! leurs réserves seront bientôt à sec, et, quand ils auront assez jeuné, possible que quelqu'un d'entre eux s'émancipe et fasse cavalier seul."
>
> Ibid., p. 303

Rabot ne réalise pas que c'est lui qui fait cavalier seul, il s'est mis dans une situation telle qu'il devient l'ennemi des deux camps. Ainsi sa mort paraît comme une délivrance tant pour lui que pour l'ensemble des protagonistes.

Arthur.

Arthur se distingue par sa faiblesse de caractère et une intelligence limitée. Il admire tout le monde, il est prêt à faire l'éloge de chacun. Monsieur Dormoy père était pour lui "ce qu'on appelle:

une grande figure"[47]. Arthur est un homme sensible **et** généreux à l'égard des bourgeois:

> "Je le vois encore: il avait un petit geste de la main, toujours le même, comme pour dire: ne vous inquiétez pas, en regardant par-dessus ses lunettes, et toujours sa phrase favorite: "J'en fais mon affaire!..." Ah! l'on ne peut pas dire qu'il craignait les responsabilités celui-là."
>
> Ibid., p. 226

Si nous avons un côté généreux qui apparaît dans cette conversation, générosité mêlée d'admiration, nous verrons que sa disposition envers la classe ouvrière est dépourvue de sympathie:

> "Et quand vous lui aurez tout appris, elle vous quittera, ou demandera une augmentation. C'est toujours la même histoire avec ces filles-là ... Il y en a qui sont habiles, il y en a qui ne le sont pas; mais pour la reconnaissance, toutes se valent."
>
> Ibid., p. 227

Il ne se soucie guère des petites gens. C'est un bourgeois, et les ouvriers sont faits pour être exploités. Il existe aussi chez lui un degré de naîveté qui s'ajoute à une tendance à tout exagérer pour plaire à son cousin Robert. Quand ce dernier dit que "le temps est sourd"[48]. Arthur insiste:

> "Moi, du moins, je suis prêt à vous écouter"
>
> Ibid., p. 242

Et quand le cousin parle d'ingrats, Arthur veut être rassuré:

> "Vous ne me comptez pas parmi ceux-ci, j'espère?"
>
> Ibid., p. 242

Arthur va tout faire pour garder l'estime de Robert qui, lui connaissant cette faiblesse, va l'exploiter.

Pour jouer un rôle important dans la société, Arthur va utiliser

son argent. Quand le cousin lui parle de la possibilité de l'aider à placer son argent dans une affaire qui "rapporte gros", sans savoir de quoi il s'agit, l'idée de plaire au cousin et l'appât du gain l'aveuglent. Il ne cesse de répéter "ah! vraiment" quand il signe un chèque pour Robert qui le manipule comme un enfant. Sa crédulité surprend. Robert craignait de ne pas obtenir le brevet d'invention de Boris qu'il comptait payer avec l'argent d'Arthur. Celui-ci n'ose pas reprendre son argent malgré les risques que mentionne Robert, et il se fait berner une fois de plus. Quand il suggère d'attendre que la crise soit passée, Robert lui dit qu'il risque de manquer l'affaire, car il serait alors trop tard. En fait, le comportement d'Arthur s'explique par son manque de confiance en soi. On peut même ajouter qu'il n'est pas capable de réfléchir sur une affaire et ne peut pas prendre de décision seul. Quand il rencontre Boris, son attitude nous dévoile un trait de caractère qui relève de la sottise:

> Arthur, comme comprenant. "Ah! ... Mes félicitations, Monsieur..."
>
> Ibid., p. 321

Il ne saisit pas le nom de celui qu'on lui présente mais il ajoute: "(C'est) ce qu'on appelle une grande figure"[49]. Il ne se rend pas compte de la situation, ni de ses problèmes. Il n'a pas l'air d'être au courant de ce qui se passe autour de lui et il restera le "minus babens" que décrit Robert.

Boris.

Enfant illégitime, on nous le présente comme un homme intelligent,

un inventeur, mais il est de caractère faible. Les préjugés sociaux l'ont poussé à l'exil. Il est très conscient de sa situation sociale, c'est pourquoi il mène une vie plutôt effacée:

> "Non, mon ami. Il faut être juste, pour ainsi dire. Il s'est seulement approché tout à la fin et après tout le monde, pour te serrer la main plus ou moins, et si discrètement qu'aucun de nos parents, je l'espère, ne l'aura remarqué."
> Ibid., p. 230

Robert le qualifie de domestique et on peut alors imaginer que sa fonction est d'être toujours au service des autres. Malgré son intelligence et ses inventions, Boris est un être qui se soumet aux gens importants dans la société:

> "Je sais que je me suis souvent trompé. Mais j'aime mieux cela que de soupçonner à tort. Vois-tu, c'était à moi d'aller chez lui..."
> Ibid., p. 251

Il croit à l'ordre établi: il y a ceux qui détiennent le pouvoir et ceux qui doivent se soumettre. Il estime que c'était à lui de se déplacer alors que Robert a besoin de son brevet. Il éprouve un respect profond pour la classe dirigeante et ne semble pas croire en la nécessité d'un changement dans l'ordre social. Nous retrouvons cette attitude dans sa conversation avec Véra:

Boris: "Ton frère aura beau dire. C'était à moi d'aller chez M. Dormoy.

Véra: Mais papa, c'est lui qui a besoin de ton invention. Il est juste que ce soit lui qui vienne te trouver.
(...)
Boris: Il n'est que juste de... C'était à moi de me déplacer."

Ibid., p. 250

Boris semble satisfait de cet ordre social. Après avoir fait venir

Robert chez lui, il se sent obligé de s'excuser de l'avoir dérangé. Il admet qu'il est faible et qu'il a besoin de l'appui de ses enfants:

> "Je sais bien que je n'ai jamais su me conduire dans la vie. C'est pour cela que j'écoute volontiers ses conseils. (...) et Ivan m'a maintenant fait prendre une position où je ne pourrai pas me maintenir."
>
> Ibid., p. 251

Boris a souffert durant son adolescence; il a aidé Michel lors de son séjour en Allemagne, et il est prêt à l'aider encore. C'est l'éternel Boris incapable de se défendre dans la société et qui se laisse exploiter. Lorsque Robert lui apprend qu'il veut acheter son brevet, la situation se complique. D'abord en raison de la grève menaçante, son fils Ivan étant un chef syndicaliste, va essayer de le convaincre de ne pas céder son brevet. Ceci va créer un climat tendu entre Robert et Boris. Ensuite Michel, ce neveu révolté, vient trouver refuge chez lui. Mais Boris accepte difficilement de continuer à aider Michel car il ne veut pas compromettre ses relations futures avec Robert. Enfin, lors de la visite de Robert, le comportement d'Ivan va créer d'autres difficultés qui vont nous prouver que Boris continue de croire à la puissance de l'argent. La bourgeoisie lui inspire une certaine crainte, c'est pourquoi il désire garder de bons rapports avec le patron. Il se rappelle le temps où il était obligé d'accepter des secours:

> "(...) il ne m'avait pas oublié et que c'était à lui que je devais les quelques secours que parfois l'abbé Tronchet me faisait parvenir. Je fus bien forcé de les accepter (...) car mon travail..."
>
> Ibid., p. 256

Ces souvenirs éveillent en lui le sens de la liberté, de l'indépendance. Il tient à améliorer les conditions de vie de ses enfants mais

craint que la tournure des événements ne vienne ruiner ses espoirs. S'il ne vend pas son brevet, il ne saura pas quoi faire. Par la suite, inconsciemment, il essaiera d'apitoyer Robert:

> "Je crois en effet, Monsieur Dormoy, que votre usine en a profité plus que moi, comme de juste. Oh! je ne me plains pas; mais nous avons connu, mes enfants et moi, des heures très dures."
>
> Ibid., p. 257

Ayant voyagé et étant instruit, Boris aurait dû s'émanciper. Sa naïveté déçoit: il croit qu'il n'est que juste que son invention ait profité à Robert, car c'est lui qui détient l'argent qui permet la mise en exploitation de son brevet. Il ne réalise pas qu'il pourrait en tirer profit. Il se résigne et souffre en silence: cette voie qu'il choisit est déroutante. Il nous est difficile de comprendre cette attitude sinon par le fait que sa vie sociale est limitée; ses contacts sont limités à ses enfants. Il s'efface devant tout le monde, n'est pas conscient de sa valeur, et le trait qui domine chez lui semble être le sentiment de son infériorité sociale.

Ivan.

Ivan est un chef d'atelier dans l'usine de Robert. Il est également délégué syndical, donc il doit protéger les intérêts des ouvriers. Il se trouve engagé dans une lutte syndicale, il est déterminé et ferme dans son attitude vis-à-vis de Robert. Cette fermeté apparaît quand il encourage son père:

> "Allons, papa, du cran! Nom de nom! Faut tout de même pas se laisser rouler."
>
> Ibid., p. 254

Il sait que son père est faible; de plus, conscient de l'injustice sociale qui permet à la bourgeoisie d'exploiter les ouvriers, il est prêt à participer à la lutte qui apportera des améliorations à la condition ouvrière. Son état d'exploité le révolte, et à cette situation s'ajoutent les dispositions naturelles de son père pour se faire exploiter. Comme c'est justement Robert qui essaie d'obtenir le brevet de Boris, Ivan se méfie de la faiblesse de son père, il ne veut pas de compromis avec les bourgeois, mais des concessions:

> "Nous voulons, lui et moi, rester libres et ne pas vous devoir l'obligation. Constituez une société pour l'exploitation du brevet. De cette société, nous n'aurons même pas à savoir si vous faites vous-même partie. Elle s'adressera directement à mon père, anonymement, et traitera légalement avec lui."
>
> Ibid., p. 260

Ivan intervient sans hésitation quand Robert offre d'acheter le brevet, et son attitude entraîne une confrontation avec Robert. Il reste honnête en essayant de faire un bilan de la situation sociale des ouvriers:

> "Monsieur Dormoy, vous devez comprendre qu'on ne peut ruiner que les riches. Notre fortune à nous, c'est nos bras, c'est notre travail."
>
> Ibid., p. 261

Quand Robert dit qu'il est venu en ami chez Boris, Ivan, ouvrier prêt à revendiquer, ne peut pas concevoir qu'il y ait des liens amicaux avec la personne qu'il juge être responsable de leur situation sociale. Pour lui, "l'état social actuel veut que (ses) intérêts propres et ceux de (ses) ouvriers s'opposent"[50]. Cependant, même emporté par un excès de colère, Ivan reste lucide, il reconnaît que le patronat est trop fort pour le moment:

> "Nous ne sommes pas assez riches pour lutter de noblesse avec vous".
>
> Ibid., p. 262

Ivan a un comportement violent à l'égard de Robert qui garde son calme. C'est l'attitude du chef chez Ivan qui le pousse à agir ainsi avec Robert. Il en a certaines des qualités, mais il est brusque et insolent. Son comportement s'explique car: d'une part il doit se soumettre au patron, et d'autre part il joue un rôle de maître auprès des ouvriers. Il finit par se méfier de tout le monde. Il rejette Michel qu'il juge suspect, car, fils du patron, il doit rester avec les siens. L'ambition et le dévouement d'Ivan à la cause ouvrière rappelle le zèle de Gustave; comme lui, son ambition finira par l'aveugler:

> "Ce n'est pas pour rien que nous nous sommes instruits; pas pour rien, après le travail de l'usine, au lieu de m'amuser ou de dormir, les veillées d'étude sous la lampe!"
>
> Ibid., p. 263

Ayant atteint un certain niveau d'éducation et occupant une position honorable dans l'usine, Ivan commence à avoir un complexe de supériorité. Il manque de respect à Robert, il ne ménage pas son père et il finit par se montrer arrogant avec tout le monde. Il se moque des gens et traite Michel avec mépris quand il veut se joindre aux grévistes:

> "Oui; te distinguer en changeant de camp. Ça prouve que la classe dont tu fais partie se décompose. Mais, que tu le veuilles ou non, et même quand tu la trahis, tu fais partie de cette classe... qui n'est pas la nôtre."
>
> Ibid., p. 271

Véra va essayer de faire réfléchir son frère. C'est à ce moment qu'Ivan emploie un langage semblable à celui des patrons:

> "Je n'ai pas à tenir compte des sentiments particuliers de chacun. Il ne s'agit plus, aujourd'hui, d'individus. Il n'y a que deux classes de gens qui s'opposent."
>
> Ibid., p. 291

Ivan ne veut pas tenir compte des sentiments des autres, cependant le côté humain de chaque individu est très important, car il détermine le comportement de chacun dans cette lutte. C'est pourquoi Véra se méfie de ce mépris chez Ivan. Ivan restera intransigeant jusqu'au bout car il croit avoir raison et comme la cause est juste, les fins doivent justifier les moyens.

Michel.

C'est un adolescent en rébellion contre son père:

> "Ecoute Michel, je suis parfaitement résolu à ne pas tenir compte de tes bravades, et tu en seras pour tes frais. Tout autre que moi te flanquerait à la porte, mais j'ai trop le sentiment de mon devoir pour ne pas remplir celui de père jusqu'au bout."
>
> Ibid., p. 235

Michel ne se sent plus capable de vivre chez ses parents car il ne veut pas partager leur hypocrisie. Il veut être honnête avec son père, il lui déclare que même lors de sa mort, les larmes de Gustave suffiront. Cette hostilité de Michel s'explique par le rejet des valeurs bourgeoises que symbolise son père et qu'incarnait feu Monsieur Dormoy. Michel ne se sent plus chez lui, il le confie aux Orlov:

> "Je me fais tant de bien près de vous. Ici je respire. Si vous saviez comme il fait étouffant chez nous."
>
> Ibid. p. 253

Pour Robert il est très important de sauvegarder l'honneur de la famille et Michel se sent incompris et rejeté de sa famille. Très

jeune, il veut se réfugier chez son oncle, dans le camp ennemi, où il croit trouver liberté et compréhension, mais il a compté sans le conflit qui oppose les deux familles. Michel renie son père qu'il juge malhonnête et veut protéger son oncle. De plus il veut faire preuve d'honnêteté et de sincérité en se déclarant victime de la situation sociale de ses parents. Il en est reprimandé par l'abbé:

> "Mais je crains qu'au lieu de cela, vous nourrissiez des idées égalitaires; que vous rêviez d'un monde où il n'y aurait plus de misère du tout, à ce que me dit votre mère."
>
> Ibid., p. 280

Il existe un conflit en Michel. La bourgeoisie le révolte, il la tient pour responsable de sa souffrance, il a fait un choix. Lors de sa rencontre avec Rabot, il réaffirme sa décision de se dissocier de sa famille:

> "Près de toi, je la supporterai, je crois, plus aisément que le mensonge et que cette misère morale, que ce confort égoïste que mes parents prennent pour du bonheur."
>
> Ibid., p. 267

Michel a honte d'appartenir à la bourgeoisie. S'il y restait, il hériterait d'une fortune qu'il estime obtenue aux dépends des ouvriers, des défavorisés:

> "Pour une humanité (...) telle qu'elle deviendra du jour où ces actes généreux prévaudront; où la naissance et la fortune ne tiendront plus lieu de mérite; du jour où seront tenus pour criminels des êtres comme mon père et mon frère."
>
> Ibid., p. 271

Il juge que son père et que son frère sont criminels, c'est pourquoi il les renie. Il trouve qu'il peut même exister des membres de la

bourgeoisie qui sont opprimés par les bourgeois eux-mêmes, comme sa mère "qui est supprimée"[51] devant son fils Gustave et son mari. En condamnant son père, c'est la bourgeoisie qu'il condamne et son idéalisme le pousse à la rêverie:

> "Non, Ivan. Je parle d'un amour non point pour quelqu'un, mais pour l'humanité tout entière."
>
> Ibid., p. 271

Il se dresse contre toute injustice et il est prêt à défendre tout opprimé, quel qu'il soit, sa mère ou Boris. Mais il est trop jeune et inexpérimenté pour se rendre compte que personne ne le prend au sérieux, pas même Ivan, de qui il semble avoir beaucoup appris, ce que regrette Boris:

> "J'ai peur, mon petit, de te voir gâcher ta vie. Ivan n'est pas toujours de bon conseil et tu devrais moins l'écouter."
>
> Ibid., p. 294

Michel croyait qu'il suffisait de crier ses aspirations pour que le prolétariat l'accueille. Il est d'une naïveté déconcertante. Ce sera pour lui une révélation bien cruelle quand il se rendra compte qu'il n'est pas si simple de résoudre les problèmes de la société. C'est une sorte d'illuminé qui parle de dévouement, de sacrifice et d'amour, et qui refuse de croire à ce qui est évident: Ivan le rejette, Boris le fuit et Véra lui suggère de retourner auprès de sa mère: il n'arrive que difficilement à croire qu'on ne veut pas de lui ici non plus. A la fin il trouve que:

> "C'est curieux... On s'avance dans la vie plein d'assurance et d'espoir. Et brusquement tout s'obscurcit. On ne voit plus clair devant soi. On tâtonne. On ne sait plus pour quoi l'on vit."
>
> Ibid., p. 296

Michel comptait sans le pouvoir de la bourgeoisie: quelle faiblesse chez lui maintenant! Pourtant sa rencontre avec l'abbé montre à quel point il peut être fort et même arrogant. Il ironisait au sujet du conflit entre son père et les ouvriers:

> "Ah! Monsieur l'Abbé, je ne songe guère à
> plaisanter. C'est une sauvage partie qui
> s'engage. Croyez-vous que mon père va la
> gagner?
> (...)
> Mais ne pensez-vous pas, Monsieur l'Abbé,
> que cette partie, si mon père la gagne aux
> yeux des hommes, il va la perdre aux yeux
> de Dieu?
> Ibid., pp. 281-82

Michel souhaite la destruction de l'empire dont il doit hériter et se dresse contre l'Eglise en s'attaquant à l'abbé. Mais vers la fin, il voit un peu plus clair, et en parlant d'Ivan, il avoue sa faiblesse:

> "J'ai confiance en Ivan. Je crois en
> Ivan plus qu'en moi-même, oncle Boris.
> J'ai besoin de croire en Ivan."
> Ibid., p. 295

Il doute de lui-même. Le camp qu'il a choisi ne voulant pas de lui, il s'obstine à vouloir le servir. Et comme une prémonition, il dit "adieu" à Véra avant de mourir, victime du conflit.

<u>L'Abbé Tronchet</u>.

C'est un homme cultivé, d'un savoir vivre certain et d'une noblesse qu'on retrouve chez beaucoup de membres du clergé. Il est prêt à donner des conseils à la famille de Robert dans une situation difficile, ici, le décès du chef de famille:

> "Ne pourriez-vous pas, pour un temps,

confier à Monsieur Rabot la surveillance
de la fabrique?

Ibid., p. 225

Il donne également l'impression d'avoir la confiance de cette famille dans laquelle il joue un rôle de confident. C'est lui qui, "instruit par les secrets de la confession"[52] a mis Robert au courant de la naissance illégitime de Boris. Ainsi, nous pouvons questionner l'intégrité de cet abbé qui trahit ce secret. Il croit qu'il est de son devoir de mettre Laure et Robert au courant de la situation, de l'existence de Boris et de sa famille:

"D'après les information qui m'ont été
données, il mène une vie parfaitement digne;
il est lui-même père de deux enfants, qu'il
a eu quelque peine à élever, n'ayant d'autres
ressources que ce que lui rapporte son travail."

Ibid., p. 231

L'abbé plaide le cas de Boris: c'est un homme qui mène une vie digne et qui doit se faire accepter de Robert selon ses mérites. Il lui demande même de l'aider. Et quand Robert lui demande de lui suggérer une somme à verser à Boris, l'abbé prétend qu'il ne lui appartient pas de la lui suggérer. Il est hypocrite, il le montre dans sa façon de présenter les choses:

"Vous êtes ici le juge, et je n'ai pas
d'avis à donner sur le chiffre. Maintenant,
faites attention: on m'a peint ce Monsieur
Orlov comme de nature un peu fière..."

Ibid., p. 231

Homme intelligent, il joue bien son rôle, il a l'art de bien parler, l'art d'employer les mots pour intervenir sans offenser Robert. Son attitude est quelquefois ambiguë: quand il voit Boris chez Robert, il prétend être très surpris:

> "A dire vrai, Monsieur Dormoy, j'ai été un peu surpris moi-même et ne m'attendais guère à une intimité si prompte."
>
> Ibid., p. 275

En réalité, nous savons que l'abbé fait partie du complot de Robert pour obtenir le brevet d'invention.

L'abbé Tronchet qui devait veiller sur la vie spirituelle de ses ouailles, se trouve plutôt préoccupé par les problèmes sociaux, au point de soutenir la classe dirigeante que représente la famille Dormoy. Lorsqu'il apprend la rébellion de Michel, il offre de résoudre le différend tout en restant prudent:

> "Pensez-vous qu'il accepterait de causer un peu avec moi?"
>
> Ibid., p. 278

Mais face à Michel, l'abbé finira par être confondu. Il est ennuyé de l'attitude presque insolente de ce garçon qui se moque de lui et de l'Eglise, et il fait preuve de naïveté en croyant qu'il pourra réduire Michel en s'attaquant à ce qu'il croyait être son point faible: son amour pour sa mère. Michel ne se laisse pas prendre par le sentiment. Il souligne qu'il ne croit guère à l'ordre social que soutient l'Eglise -il ironise même quand l'abbé lui apprend que Madame Dormoy lui rapporte ses conversations. L'abbé vient de perdre son masque. Il se laisse prendre au jeu de Michel qui, pour le ridiculiser, interprète littéralement les Ecritures:

> "N'est-il pas dit, dans vos Ecritures: Celui qui cherche à gagner la partie la perdra?"
>
> Ibid., p. 281

L'abbé essaie une dernière fois de faire appel aux sentiments de Michel qui restera insensible. Après la mort de Michel, l'hypocrisie de

l'abbé persiste; il interprète les paroles de Michel:

> "Oui, ses paroles étaient étranges (...)
> Un tel miracle de dévouement, c'est ce que
> la foi seule peut produire."
> Ibid., pp. 310-11

L'abbé agit en Dieu vengeur, et pour venger Michel, il en fait un "croyant". Il prétendra même que, encore conscient, Michel a reçu les derniers sacrements. L'abbé aurait-il été coupable de mensonge? Son attitude résulte d'une série d'intrigues. Il s'est proposé de servir la famille Dormoy et il se laisse entraîner dans des situations qui l'obligent à employer des moyens douteux -comme le mensonge- pour s'en sortir. Plur tard, il essaiera d'influencer le cours de la justice. Il suggère d'abord que Véra soit jugée pour le meurtre. Mais ne fait-il pas cela pour s'attirer jusqu'aux dernières faveurs des Dormoy? Alors qu'il veut qu'on la juge, il intercédera en sa faveur auprès de Robert comme pour s'attirer également la reconnaissance des Orlov.

Robert.

Chef de la famille qui possède une fabrique, il veille au bon fonctionnement de ses affaires. Il est indispensable:

> "J'ai grande confiance en Rabot; c'est un
> employé d'une intelligence remarquable, mais
> il est indispensable qu'il sente le patron
> derrière lui... (...) Et papa t'a répondu
> qu'il ne pouvait se décharger de certaines
> responsabilités sur personne..."
> Ibid., p. 225

Bientôt nous apprenons que Robert doit faire face à certaines difficultés. Son fils se révolte contre lui, les ouvriers de son usine

menacent d'entrer en grève et il essaie d'obtenir un brevet d'invention. Il ne semble pas savoir ce que devient Michel:

> "Je ne sais plus ni ce qu'il fait, ni ce qu'il pense. Il fréquente à mon insu des gens que je ne connais pas, et que je ne tiens pas à connaître."
>
> Ibid., p. 233

Croyant à la séparation des classes sociales, il ne veut pas que son fils s'associe aux ouvriers. Pour préserver la continuité dans les traditions, Robert doit élever ses enfants en leur inculquant des principes qui relèvent d'une éducation bourgeoise. De cette éducation découle le sens du devoir et le respect de l'autorité:

> "Tu es né parmi ceux qu'on appelle les heureux du monde... Quelle ironie dans ces seuls mots!... Ceux qui nous appellent ainsi ne se rendent pas compte qu'avec les privilèges que Dieu nous octroie dans sa sagesse, nous incombent de lourdes charges et d'impérieux devoirs."
>
> Ibid., p. 284

Il fait participer Gustave à ses réunions d'affaires:

> "Je suis désireux que tu assistes à un entretien, de nature assez particulière et qui exige un certain doigté. Je dis cela sans insister, convaincu que tu sauras tirer instruction de ce que tu vas entendre."
>
> Ibid., p. 241

Il veut donner à Gustave l'exemple d'une négotiation délicate: avec le cousin Arthur dont il veut utiliser l'argent pour acheter le brevet de Boris. Il essaie d'abord la persuasion:

> "Mais, comme ces titres sont déjà très demandés, je ne suis parvenu, malgré tout mon zèle et mon meilleur vouloir à vous en réserver qu'un petit nombre; et encore en feignant de les réclamer pour moi-même."
>
> Ibid., p. 243

Il emploie un langage plein d'allusions qui peut à la fois éveiller et calmer les craintes d'Arthur:

> "Ah! mon cher cousin, vous n'avez qu'un mot à dire et je les remets à votre disposition. Permettez-moi pourtant de vous avertir: Demain vous le regretterez."
>
> Ibid., p. 286

Arthur convaincu, Robert justifie son action en citant l'Evangile:

> "D'abord, il ne faut dédaigner personne. Il ne faut jamais rien dédaigner. Les petites gens, les petits profits, les petites choses... Comme dit admirablement l'Evangile: celui qui est fidèle dans les petites choses..."
>
> Ibid., p. 246

Gustave se rendant compte que son père est malhonnête, dit naïvement que le cousin s'est fait rouler. Son père le reprend et va même jusqu'à prétendre qu'il lui rend service. Ce qui est le plus inquiétant chez lui est qu'il justifie son exploitation d'Arthur, en prétendant lui rendre service. Pour lui, la règle élémentaire dans les affaires est d'essayer de gagner le plus possible, sans le moindre scrupule ni respect d'autrui. Attitude qui n'exclue pas le mépris:

> "Eh bien! au fond, tu vois, c'est un très brave garçon, le cousin Arthur. Et je n'ai pas à regretter d'avoir pensé à lui. (D'un ton pénétré) C'est vrai, dans la famille, on a l'habitude de le considérer comme un minus habens."
>
> Ibid., p. 245

Robert est malhonnête. Il exploitera encore plus les ouvriers car il sait qu'il existe une entente dans la bourgeoisie:

> "Mes grévistes ne peuvent espérer embauche nulle part. Je viens de le dire à Rabot: tant pis pour eux! Ils sauront ce que leur coûte la lutte."
>
> Ibid. p. 249

Pour protéger ses intérêts, Robert ne se soucie guère des souffrances des ouvriers auxquels il refuse toute concession. Tyran qui se veut justicier; il est sans pitié pour ses ennemis les grévistes.

Pour réduire Boris cependant démuni, il essaie de le tromper: c'est en "ami" qu'il l'approche pour obtenir facilement le brevet:

> "Il est tout naturel que je fasse le premier pas. Je sais gré à l'excellent abbé Tronchet de m'avoir parlé. Vous le connaissez depuis longtemps?"
>
> Ibid., p. 255

Il joue le rôle du bienfaiteur qui, comme par enchantement, survient pour secourir Boris. Il mentionne l'abbé Tronchet pour gagner sa confiance; il fait semblant de s'intéresser à lui et à la situation de sa famille. Quand Boris fait paraître des signes de méfiance, Robert n'hésite pas à mentir:

> "Je n'ai, en effet, aucune raison de m'intéresser à votre invention qui, comme vous me le disiez très justement, n'a rien à voir avec mon usine(...)"
>
> Ibid., p. 258

Quand Ivan intervient dans la conversation entre son père et Robert, celui-ci adopte un comportement nouveau. Il feint l'indignation, il croit Ivan insignifiant et pense qu'il devrait se retirer. Il veut faire céder Boris, mais la détermination d'Ivan fait échec à sa tentative. Il se retire, mais non sans faire appel à son arme dernière: l'hypocrisie, qui lui permet de laisser la porte entrouverte pour traiter, plus tard, avec Boris.

Robert fait appel au patriotisme lorsque Boris lui rend visite. Il veut l'impressionner, et si le patriotisme ne suffit pas, il tente de le corrompre par ses invitations, il le confie à l'abbé:

> "Et si je lui ai demandé de venir partager notre repas, c'est d'une part que je le sentais digne de s'asseoir à notre table de famille, c'est aussi que, cette résistance, j'espérais, j'espère encore, parvenir à en triompher en lui marquant ainsi ma bienveillance. Vous voyez que je vous parle franc."
>
> Ibid., p. 276

Il obtient le respect de tous et triomphe de toutes les difficultés. Robert finit par faire céder Boris, mais il reste la révolte de Michel pour l'ébranler. Il essaie d'abord de le raisonner, en vain, puis il emploie la menace. Robert ne peut tolérer l'insubordination de Michel, et sa colère réveille son despotisme. Il donne l'impression que ses droits paternels sont presque d'origine divine. Robert a recours à l'ultime châtiment; il renie son fils:

> "(...) si tu franchis cette porte pour aller trouver ceux que tu ne crains pas d'appeler tes amis, je la fermerai derrière toi définitivement, cette porte, et tu ne la repasseras pas. Compris?
> (...)
> Pas de traîtres dans la famille."
>
> Ibid., p. 285

Gustave fait remarquer à son père qu'il s'est trompé sur le compte de Michel. Finalement Robert se compare au héros cornélien et déclare souverainement:

> "Ils ne comprennent pas vraiment Corneille, ceux qui n'ont point passé par là."
>
> Ibid., p. 288

B) Gide à travers la lecture de la Pièce

Gide écrit au début de son Retour de l'U.R.S.S.:

> "J'ai déclaré, il y a trois ans, mon admiration pour l'U.R.S.S., et mon amour. Là-bas une expérience sans précédents était tentée qui nous gonflait le coeur d'espérance et d'où nous attendions un immense progrès, un élan capable d'entraîner l'humanité tout entière."
>
> Op. cit., p. 13

Gide a connu l'U.R.S.S. Après son voyage, il déclare que les ouvriers étaient incapables de gérer les usines et leurs dirigeants loin d'être formés pour s'occuper des affaires de l'Etat. Il lui semble qu'il se crée une nouvelle classe dirigeante qui exploite les ouvriers et que cette exploitation se fait au nom d'un idéal, l'intérêt général, celui de la société. Mais l'Intérêt Général auquel fait allusion Gide se confond avec les intérêts de cette classe dirigeante soviétique qui joue une rôle comparable à celui de la bourgeoisie française.

Pour présenter cette bourgeoisie dans la pièce, Gide a choisi Robert, un patron, dont la richesse et la classe sociale justifient un comportement qu'approuvera l'abbé Tronchet, au nom de l'Eglise. C'est aussi au nom de l'intérêt général que Robert fera tout pour préserver l'ordre social. Mais du côté des ouvriers une voix s'élève: celle de Boris qui semble dire aux bourgeois que "sans leur argent, son brevet ne vaut rien"[53]. Pourtant, au début de la pièce on pouvait croire à une victoire possible des ouvriers. Mais Gide a écrit:

> "Du train où va l'U.R.S.S., tout ce que nous blâmons le plus dans le régime capitaliste, va bientôt se trouver restauré."
>
> Lettre à X. 10 décembre 1936
> (in L.E., p. 142)

Les ouvriers sont représentés dans la pièce par la famille Orlov (Boris, Ivan et Véra), et ceci doit avoir une signification

pour Gide à l'époque où il nous donne la version finale. On parlait alors beaucoup des réussites comme des échecs de la Révolution Russe: affecté par les questions sociales, Gide voulait-il prendre position? Ou, après son Retour de l'U.R.S.S., a-t-il essayé de se dégager de ses déclarations antérieures?

a) Gide et Robert.

On peut se demander si le personnage de Robert ne rappelle pas Gide, et si celui-ci ne fait preuve d'ambiguïté dans le rôle qu'il lui a donné: il semble dénoncer l'attitude de Robert. Celui-ci, un bourgeois, ne peut souffrir la trahison de son fils. Il ne peut, ou ne veut pas, comprendre ni accepter que Michel trahisse la famille à laquelle il doit la naissance, la fortune et tous les privilèges qu'il devrait défendre jalousement! Le despotisme de Robert rappelle le comportement de Madame Gide lorsque son fils a essayé de se rebeller, de s'émanciper. La raison d'être de Robert semble être pour Gide de nous faire connaître ses idées. Le traitement infligé à Rosalie à la suite de l'affaire de la fausse pièce de monnaie sert de prétexte pour dénoncer l'injustice. C'est pour mieux faire paraître l'oppression des ouvriers qu'il a choisi le personnage de Robert, un patron plutôt dur. On y trouve également un aspect de la lutte des classes, et le nom de la famille qui représente les ouvriers, les Orlov, évoque directement la Révolution Russe. Au début de la pièce, l'attitude de Gide semble favorable aux ouvriers. Mais bientôt ces derniers apparaissent faibles, et Robert, sûr de sa victoire, n'a d'autre souci que le bon fonctionnement de l'usine, et la façon dont la ser-

vante cuit le chevreuil:

> "Ils sauront ce que leur coûte la lutte. Ils l'ont voulu. (A Laure) Je me ferai sans doute un peu attendre pour le déjeuner... Veille à ce que Rosalie ne fasse pas trop cuire le chevreuil."
>
> Robert, p. 249

L'attitude cynique de Robert face aux ouvriers que la grève risque de plonger dans la misère rappelle dans une certaine mesure celle de Gide lors de son voyage au Congo. Il nous disait combien ses porteurs noirs étaient maltraités et privés de tout. Lisant confortablement Virgile ou la Bible, il attire l'attention sur l'injustice de la bourgeoisie mais ne la condamne pas, par sa neutralité il en devient complice. Ne prenant pas position, refusant de prendre parti pour les ouvriers aux prises avec Robert, Gide devait savoir qu'il lui était inutile d'essayer d'intervenir, que sa conscience ne voulait pas, ou ne pouvait pas lui faire renier son appartenance à la bourgeoisie. Gide fait dire à Robert:

> "J'ai toujours dit que les plus dangereux mensonges sont ceux qui ressemblent le plus à la vérité."
>
> Ibid., p. 237

Robert serait donc dangereux, et Gide semble lui prêter ce langage pour faire allusion à la propagande soviétique qui confondait mensonge et vérité afin d'exploiter le peuple. Prétend-il défendre l'U.R.S.S. contre le capitalisme qui repose justement sur l'exploitation des ouvriers? S'il se propose de défendre la supériorité d'un régime égalitaire, il ne réussit pas. Son christianisme humanitaire et sa sensibilité aux abus le poussent à élever la voix pour protester un peu, et oublier bien vite. Robert ne s'attend pas à la sympathie

des ouvriers lors de son deuil:

> "Ma chère amie, ne demande donc pas à ces gens de songer à autre chose qu'à eux-mêmes. Du reste, devant l'intérêt général doivent s'effacer les douleurs particulières."
> Ibid., p. 249

Ici Gide fait preuve de lucidité: Robert admet que les ouvriers, comme les bourgeois, ont le sens de la solidarité. Ce qui importe, c'est cette douleur particulière: il ne faut pas que les membres de la bourgeoisie fassent preuve d'une faiblesse que risquerait d'exploiter l'ennemi. Et cet intérêt général qu'il faut défendre, c'est Robert qui le représente. Robert parle d'un intérêt général, auquel Gide semblerait souscrire, bien qu'il mette tout en oeuvre pour exploiter Boris. Et quand ce dernier mentionne son invention, Robert prétend qu'il n'en savait rien:

> "Je l'ignorais. Pourtant Rabot aurait dû me renseigner. Je m'en expliquerai avec lui. Mais maintenant je comprends mieux comment il a eu connaissance avant moi de cette nouvelle invention dont il m'a fait part. De toute manière, j'avais résolu de vous aider."
> Ibid., p. 257

Cette attitude nous rappelle encore le refus d'intervention de Gide en faveur de Mulot, il souhaitait même n'avoir jamais été mis au courant de l'affaire. De fait, il ne semble pas condamner Robert dont les intentions envers Boris sont douteuses. Cette malhonnêteté de Robert qui doit défendre la bourgeoisie lui semble acceptable. Que l'ouvrier peine, que le bourgeois continue de s'enrichir, que Gide dénonce ou non cette exploitation, cela ne l'empêchera pas de jouir de ses privilèges. Il continuera à voyager, à lire et à réfléchir aux problèmes de ce monde: ce style de vie serait celui de Robert

s'il le pouvait:

> "Je vous assure, cher Monsieur Orlov, que je préférerais souvent abandonner la place et ne plus m'occuper, comme Cincinnatus, que de jardinage et de poésie. Mais je sais que ce ne sont pas seulement mes intérêts que je défends; ce sont aussi ceux de la France. Je ne suis pas de ceux qui peuvent vivre sans idéal."
>
> Ibid., p. 274

Robert serait l'incarnation d'un Gide qui se voudrait empereur. Se croirait-il aussi indispensable à la société que Cincinnatus à Rome? L'intérêt de la France passe avant celui de l'individu, mais celui de Robert, donc celui de Gide, passe avant celui de la masse ouvrière. A l'espoir de voir la situation des ouvriers s'améliorer, se substitue la déception de la voir empirer:

> "Rabot, je suis fermement décidé à ne me laisser intimider par aucune menace. Nous avons de notre côté le bon droit; et toutes les forces qu'il faudra pour le maintenir. A la résistance des syndiqués nous opposerons la nôtre et prendrons toutes les mesures et précautions en conséquence."
>
> Ibid., p. 276

Nous pensions que Gide prônait la justice, la soumission à l'intérêt général; mais Robert jette le masque lorsqu'il fait appel à la force et "au bon droit". Ainsi, il n'y aura pas de justice, Gide semble avoir failli à sa tâche. L'image des ouvriers impuissants face à la bourgeoisie sont aussi un écho des souvenirs de son expérience à la Cour d'Assises. Sa sympathie pour eux n'aura pas duré car, dès qu'ils luttent, il leur impose la "justice" de Robert qui justifie cette tyrannie dans le discours suivant:

> "Oui, mon enfant, tout homme qui possède a, vis-a-vis de Dieu et des autres, le devoir

> de défendre et de transmettre ce que Dieu lui permet de posséder. Eh parbleu! je ne parle pas seulement des biens matériels. Je ne suis pas de ceux qui ne songent qu'à boire et à manger. Nous sommes les dépositaires responsables d'un grand passé de traditions et de culture, d'un passé, je le répète, qui fait la gloire de la France et contre lequel doit venir se briser l'hydre de l'anarchie. C'est pour ce glorieux patrimoine que je lutte; c'est pour pouvoir le transmettre à mes fils, à Gustave et à toi qui n'as pas l'air de comprendre les difficultés de cette tâche, de ma tâche, de notre tâche. Tout homme qui possède se doit d'être conservateur."
>
> Ibid., pp. 284-85

Pour maintenir le statu-quo et pour justifier ses actions, Robert fait appel au patriotisme. Mais Gide va encore plus loin. Imprégné de la Bible, il fait remarquer que les hommes n'ont pas beaucoup changé depuis le temps de Moïse. Alors que Dieu l'a comblé par son appartenance à la bourgeoisie, Gide peut être fier de se présenter comme défenseur et gardien du patrimoine français. Essaierait-il d'alléger sa conscience, se sentirait-il coupable d'avoir joui d'une fortune non méritée? Sa morale lui dicterait-elle de partager avec les moins fortunés que lui? Prisonnier de sa naissance, son éducation et sa fortune le rendent incapable d'échapper à un monde qu'il croit, ou plutôt, qu'il prétend haïr. Voudrait-il nous transmettre son message grâçe à Robert: il serait inutile, impensable même de souhaiter voir changer la bourgeoisie. Pourquoi devrait-elle changer puisqu'elle est la gardienne du patrimoine français. En la défendant, c'est sa position qu'il défend; c'est aussi un avertissement à la société française qui se laisserait séduire par ceux qui, comme les communistes, veulent changer l'ordre social. Il est vrai qu'on croyait Gide pro-communiste, mais après son voyage en Union Soviétique, et les

critiques qui suivirent, il aurait estimé nécessaire de corriger ceux qui ont erré dans leur façon de le juger. Robert a un devoir, il défend la bougeoisie menacée à laquelle il appartient:

> "Tu as trouvé le moyen de te lier avec les pires éléments réfractaires? Avec ceux qui nous menacent et que tu devrais considérer, malheureux enfant, comme tes propres ennemis. Dans ce cas je comprends qu'il est bien inutile que je te parle et que je cherche à te faire entendre la voix de la raison."
>
> Ibid., p. 285

C'est un peu Gide qui est accusé, lui qui veut s'allier aux communistes, lesquels, selon l'abbé, n'ont qu'un seul but: créer une société égalitaire. Mais lorsque Robert s'oppose à Michel, représentant de cette révolution, Gide qui a voulu fuir son milieu, avoue qu'il ne peut pas s'identifier à l'autre camp. Il n'a pas pu rompre avec la bourgeoisie, il ne veut pas devenir un traître pour faire avancer une cause qui, après tout, n'est pas la sienne.

b) <u>Gide et l'abbé</u>.

L'abbé qui sanctionne et justifie l'attitude de Robert permet à Gide d'exprimer ses idées, ou mieux ses réflexions, concernant la religion et le rôle qu'elle joue dans la société. L'abbé, représentant de Dieu sur la Terre, et gardien des privilèges de la bourgeoisie, nous présente "des vérités" que Gide semble critiquer:

> "Pour qu'il y ait des âmes charitables, il est nécessaire qu'il y ait toujours des pauvres. C'est là, pour qui se penche avec dévotion sur cet insondable mystère, la signification secrète et rassurante, Madame, et j'ose le dire: rassurante, de cette parole divine: Il y aura toujours des pauvres parmi nous. (Pause) C'est bien pourquoi j'oserai dire que, si le propre

> d'une âme chrétienne est de chercher à soulager la misère, il est imprudent, il est impie de prétendre la supprimer."
>
> Ibid., p. 277

L'abbé semble s'adresser à un monde aveuglé par ses croyances. Il sait le monde crédule et croit qu'un raisonnement simpliste suffit pour maintenir l'ordre social tel qu'il est. Il fait lui-même partie d'un groupe privilégié allié à la bourgeoisie. L'Eglise qu'il représente est également soucieuse de voir la bourgeoisie se perpétuer au pouvoir. Gide est poussé par sa conscience à questionner ce rôle dans la société et il semble soulever le problème de ces "vérités": il faudrait reconsidérer le rôle et l'enseignement de l'Eglise, peut-être même certaines croyances. C'est alors que Gide peut décevoir car il pose certains problèmes sans suggérer de solutions. Il semble avoir douté du bien fondé de certains dogmes religieux tels qu'ils sont exprimés par l'abbé:

> "Mon Dieu, vous qui pouvez tout, supprimez de ce monde la misère." Eh bien! Madame, c'est une erreur. Quelques minutes de réflexion et nous admirerons plus encore l'ordre divin. (Il boit son café) La misère est nécessaire à cet ordre, vous allez aussitôt comprendre pourquoi. (Il achève sa tasse.) Plus de misère, c'est dire du même coup: plus de charité."
>
> Ibid., p. 277

Gide a-t-il jugé nécessaire qu'il y ait des ouvriers, des pauvres, pour que la bourgeoisie puisse jouir du fruit de leur travail? Sans ces gens qui sont réduits à échanger leur travail contre le faible salaire imposé par le patron, les bourgeois en effet ne pourraient pas continuer de s'enrichir. Sans condamner cette attitude de l'abbé, Gide semble pourtant dénoncer chez lui

une faiblesse humaine lorsqu'il trahit Madame Dormoy qui lui a rapporté ses conversations avec Michel:

> "Vous devriez vous occuper de bonnes oeuvres. Mais je crains qu'au lieu de cela, vous nourrissiez des idées égalitaires, que vous rêviez d'un monde où il n'y a pas de misère du tout, à ce que me dit votre mère."
>
> Ibid., p. 280

Ce passage peut faire allusion aux nouveaux dirigeants soviétiques qui prétendaient instaurer une société égalitaire après avoir chassé du pouvoir le régime tsariste. Gide a réalisé que ces nouveaux maîtres exploitent à leur tour la masse. C'est peut-être pourquoi il hésite à souscrire à l'idée de l'égalité que dénonce l'abbé. Ce n'est qu'après la mort de Michel que les ouvriers renoncent à la lutte, et Gide, satisfait de l'issue du conflit - ni gagnant ni perdant - décrit la récupération, par l'abbé, des actes de Michel, au profit de la bourgeoisie:

> "Un tel miracle de dévouement, c'est ce que la foi seule peut produire. Certainement votre fils était croyant, sans le savoir. Son héroïsme sous-entendait la confiance de Dieu. (...) et, c'est avec les secours de la religion qu'il est mort."
>
> Ibid., p. 311

Michel renie l'Evangile et semble épouser la thèse de Marx, mais l'abbé, (donc Gide?) suggère qu'il garde la foi même s'il prétend rejeter Dieu et la société dans laquelle il vit. Ainsi, on peut dire que Gide marie Marx et l'Evangile dont les vérités appartiennent à l'humanisme gidien. Si la société est loin d'être parfaite, Robert, comme tous les hommes, lutte pour un idéal: il a certes bien des défauts, mais Gide, grâce à l'abbé l'en absout:

> "En effet, je conviens que, parfois, j'ai trouvé quelque exagération dans les déclarations de Monsieur Dormoy; mais je crois bien, ou du moins il m'a semblé, que lui-même ne s'en rendait pas compte. Il est, vous comprenez certaines apparences qu'il importe de sauvegarder. Quant au reste, je veux dire aux sentiments, aux mouvements du coeur, qui les accompagnent, sont-ils parfaitement sincères?... C'est à Dieu de le savoir."
>
> Ibid., p. 313

Il reconnaît que Robert a des faiblesses, mais il refuse de le juger.

Gide prend-il position, est-il engagé? C'est à peine s'il relève les faiblesses de l'abbé. C'est encore l'auteur de Retour de l'U.R.S.S. qui refait son apparition. L'expérience soviétique l'a bouleversé et l'a poussé à élever la voix, et comme les voix de la classe dirigeante française se font entendre à leur tour, il écrit ses Retouches à Mon Retour de l'U.R.S.S. pour "s'expliquer". Il se peut que l'abbé traduise la préoccupation de Gide qui voudrait une Eglise plus humaine et plus disposée à défendre les droits des masses. Mais nous croyons comprendre également qu'il juge préférable de vivre dans la société française plutôt que dans celle souhaitée par Michel et condamnée par l'abbé.

c) Gide et Michel.

Michel questionne l'autorité de son père et les valeurs de sa famille. Gide doit comprendre l'insubordination de ce garçon aux tendances égalitaires. Gide et Michel condamnent la famille qui les opprime: Gide essaie de fuir sa mère en se rendant en Algérie et

Michel passe du côté des ouvriers en grève. Tous deux ont le désir de fuir l'autorité qui les oppresse. Lorsque Michel déclare que "l'hypocrisie n'est pas (son) fort"[54] on croirait entendre Gide lui-même; cependant la fuite indique qu'il ne veut pas prendre ses responsabilités et le problème reste entier. Comme l'escapade à Paris et les voyages à l'étranger ne suffisent pas, Gide, dans son désir de libération, se rebellera contre sa mère. Il existe un parallèle entre Gide et Michel. Robert essayant de l'empêcher de rejoindre les grévistes, comme la mère de Gide est allée chercher son fils à Biskra. La mort renvoie Michel à sa famille. Mais avant de mourir il exprime sa remise en question de l'ordre du monde:

> "Pourquoi dites-vous: de mauvaises idées, oncle Boris? Ivan m'a ouvert les yeux. Il m'a appris à ne plus accepter l'inacceptable. Est-ce que vous trouvez satisfaisant l'état de ce monde?"
>
> Robert, p. 294

Michel semble incarner le Gide de l'Immoraliste à la recherche d'un nouveau rôle dans la société, assoiffé de liberté et de justice. Mais Ivan accuse Michel, et par là même, Gide:

> "Un prolétaire fait partie d'une classe et n'a qu'à se confondre avec elle, quand cette classe revendique ses droits. Ce qu'il faut pour les obtenir, ce ne sont pas des francs-tireurs c'est de l'ordre et de la discipline. Toi tu voudrais toujours te distinguer.
> (...)
> Oui, te distinguer en changeant de camp. Ça prouve que la classe dont tu fais partie se décompose."
>
> Ibid., p. 271

Est-ce là un aveu? Gide a souvent cherché à se distinguer dès son jeune âge par son habillement, son comportement et ses fréquentations. Il est vrai que Gide a fait quelques interventions, bien timides d'ail-

leurs, en faveur des noirs en Afrique et qu'il a tenté de faire ré-examiner certains cas lorsqu'il siégeait à la Cour d'Assises. Mais cette accusation de Michel fait allusion à la situation nouvelle en U.R.S.S. L'échec de la tentative de Michel correspondrait à l'aveu de Gide qui ne croit plus que la liberté est possible en terre communiste. Il ne l'affirme pas ici, mais il le démontre en dénigrant Michel qui est invité à rester dans sa classe sociale. Par l'intervention de Michel, contre l'abbé, c'est le rôle de l'Eglise toute puissante qui est attaqué. Les bonnes intentions de Michel sont-elles le reflet de la conscience de Gide constamment tourmenté? Michel dit qu'il respire chez son oncle alors qu'il étouffe chez ses parents. Mais il ne parvient pas à convaincre Ivan de sa bonne foi; Gide n'est pas convaincant non plus. Il ne peut pas croire que la vie est plus facile chez les ouvriers malgré le carcan dont il a voulu se libérer. De plus, il reste vague, comme se dérobant, quand il décrit le monde auquel aspire Michel:

> "... une humanité, non point telle qu'elle est à présent, composée d'êtres hideux et vils; mais telle qu'elle pourrait être, telle qu'elle deviendra du jour où ces actes généreux prévaudront; où la naissance et la fortune ne tiendront plus lieu de mérite; du jour où seront tenus pour criminels des êtres comme mon père et mon frère."
>
> Ibid., p. 271

Le désir de voir s'améliorer la société lui fait ouvrir son coeur à Ivan comme il l'a fait à sa mère, tout comme il a été honnête avec l'abbé. Gide a-t-il souffert de n'avoir pas pu communiquer avec sa mère? Voudrait-il que Michel réussisse là où il a échoué? Malgré son projet de libération et sa conviction de réussir, face à l'abbé

Michel finit par douter:

> "Oh! Papa gagnera sans doute. Songez donc: il dispose de cavaliers, de fous, de tours, de gendarmes... je veux dire: de soldats armés."
> Ibid., p. 282

Gide ne semble pas souhaiter la défaite de la bourgeoisie puisqu'il fait admettre par Michel que son père est trop fort pour les ouvriers. D'ailleurs Michel ne se fait prendre au sérieux par personne. Ivan le rejette, l'abbé le trouve trop jeune, naïf, et évite de répondre à ses questions. Gide semble dire qu'il est peut-être bon de questionner, mais qu'il n'est pas nécessaire de connaître la vérité seule connue de Dieu et qui nous échappe. Cette vérité, c'est aussi à l'Eglise qu'elle appartient, elle la détient tout en s'appuyant sur la bourgeoisie au pouvoir.

Robert, Michel et Gide emploient tous le même langage, celui de la moralisation. Même si Gide a voulu rompre avec la bourgeoisie, comme Michel et malgré lui, il ne réussit pas à briser les liens qui l'attachent à sa classe sociale. Il s'est donc créé un personnage, Michel, pour s'y réfugier et tenter une fois de plus une révolte qui mène à sa conclusion logique, l'échec! Même l'oncle Boris ne l'approuve pas:

> "Je crains qu'Ivan ne t'ait mis de mauvaises idées dans la tête."
> Ibid., p. 294

L'intervention de Boris est une invite à conclure que le monde dans lequel vit Michel n'est peut-être pas si mauvais. Il ne voudrait pas que ce monde change et Michel a pressenti son échec:

> "C'est curieux... On s'avance dans la vie, plein d'assurance et d'espoir. Et brusquement tout s'obscurcit. On ne voit plus clair devant

soi. On tâtonne. On ne sait plus pourquoi
l'on vit."

Ibid., p. 296

Michel est désorienté, le doute l'envahit. Gide a éprouvé de la sympathie pour les ouvriers, mais faire céder la bourgeoisie, il n'en est pas question. Il n'a pas oublié son voyage en U.R.S.S. : là-bas non plus les ouvriers n'ont pas réussi à triompher et une nouvelle classe dirigeante s'est formée et continue d'exploiter le prolétariat. La mort de Michel met fin aux rêves de Gide.

d) Gide et Ivan.

Ivan, prolétaire et révolutionnaire, intervient pour aider son père durant la conversation avec le patron. Il le met en garde contre celui-ci: les ouvriers ne se feront plus exploiter:

"Monsieur Dormoy, vous devriez comprendre qu'on ne peut ruiner que les riches. Notre fortune à nous, c'est nos bras, c'est notre travail. Notre force est dans notre entente. Autrefois vous n'aviez affaire qu'à des ouvriers isolés. A présent tous ces isolés ont compris que leurs interêts sont les mêmes. Nous avons profité des expériences passées, Monsieur Dormoy. Aujourd'hui, nous savons comment nous y prendre. Vous pourrez bien nous affamer pendant quelques jours; mais votre régime a vécu et notre victoire est au bout."

Ibid., p. 261

Ivan croit que la victoire des ouvriers est imminente. Gide croit-il vraiment a la décadence de la bourgeoisie et attend-il un ordre social nouveau ? Il souhaite le triomphe des ouvriers pour la "galerie", il fait de l'apologie du prolétariat une propagande même pour plaire aux dirigeants soviétiques, et le choix d'Ivan pour représenter cette classe ouvrière suppose une tendance révolutionnaire à laquelle Gide

souscrit. Mais Ivan ne semble que symboliser l'espoir d'un renouveau social. Emporté par son idéal comme Gide fut enthousiasmé par ce qu'il croyait devoir se réaliser en Union Soviétique, Ivan à son tour ne fait que se distinguer. La force dont il parle, les ouvriers ne l'emploieront pas car chacun reste "un des petits rouages de l'immense machine" dont parlait Ivan et dont justement le cerveau, le moteur, est Robert. Les paroles d'Ivan se réduisent donc à la réthorique révolutionnaire des marxistes; et même si Gide/Ivan souhaitait que le patron fasse des concessions, il est réaliste quand il reconnaît que:

> "Malheureusement, l'état social actuel veut que vos intérêts propres et ceux de vos ouvriers s'opposent."
>
> Ibid., p. 260

Gide ne peut donc nier que les intérêts des deux groupes s'opposent et qu'il ne peut pas y avoir de compromis. Ivan réfute la thèse de "l'intérêt général" et Gide conscient de la résistance de la bourgeoisie au changement, ne fait alors que prouver que la révolution prolétarienne en France n'a aucune chance de réussir. Et Ivan, en répondant à Michel, semble dénoncer l'attitude de Gide:

> "Màis, que tu le veuilles ou non, et même quand tu la trahis, tu fais partie de cette classe (...) qui n'est pas la nôtre; et ta déclamation de tout à l'heure le prouve bien."
>
> Ibid., p. 271

C'est son propre examen de conscience que Gide fait: le prolétaire ne veut pas de lui. Si la classe sociale à laquelle Gide appartient se décompose, il continuera à en faire partie. Gide a choisi, l'échec de Michel sera suivi de celui des ouvriers.

e) Gide et Boris.

Malgré sa condition sociale modeste et bien qu'il soit inventeur, Boris ne veut pas bousculer l'ordre social. Gide semble avoir choisi ce personnage faible pour que l'on pense dès le début qu'il le défendra lorsque Robert tentera de l'exploiter. Cependant Boris est prêt à accepter sa situation:

> "Je crois en effet, Monsieur Dormoy, que votre usine en a profité plus que moi, comme de juste. Oh! je ne me plains pas; mais nous avons connu, mes enfants et moi, des heures très dures."
>
> Robert, p. 257

Son attitude dénote sa faiblesse devant le patron, son seul souci étant de voir préservé l'ordre social établi, il se prédispose à être exploité, il se victimise. Pour Gide, le personnage de Boris permet de justifier la thèse qui consiste à trouver normal qu'il y ait des gens comme Arthur pour se faire exploiter, ainsi que l'affirme l'abbé: il faut bien qu'il y ait des riches et des pauvres!

f) Conclusion : Gide et ses personnages.

Gide, "l'insaisissable Protée", apparaît donc dans la pièce comme la somme de ces différents personnages. C'est la position de l'auteur qui s'y dessine depuis le jour où, à son retour du Congo, il a déclaré sa foi communiste, jusqu'au moment où sa pièce, dans sa version finale, a été jouée.

Cette évolution s'est faite à partir d'un désir vers la libération: c'est Michel qui voyage en Allemagne pour étudier, puis se rebelle contre son père, mais c'est aussi la mise en question de cer-

taines valeurs qui aboutit à la vision critique de l'auteur. Grâce à Ivan, il s'attaque à la classe dirigeante: le souvenir de la révolution russe, que Gide trouvait glorieuse, se confond avec un rêve qui s'écroule. Si Gide mène Michel et Ivan à l'échec, c'est que lui-même ne peut renier ni la bourgeoisie ni ses privilèges. Lors du débat entre Michel et Ivan, c'est encore l'auteur qui intervient pour communiquer ses hésitations, son cas de conscience, et le conflit intérieur qui le force à faire un choix. Après son retour de l'U.R.S.S., la question du choix ne se pose plus, il déclare que tous ses espoirs sont déçus.

A cette tendance revendicatrice et révolutionnaire de Michel et d'Ivan s'oppose celle, conservatrice de Robert et de Boris, qui représente l'option finale de Gide. Ces deux derniers personnages semblent faire découvrir à Gide un côté plein de sagesse et de raison. Robert et Boris ont entrepris de résoudre leur conflit à la satisfaction générale, ou mieux à celle de Gide qui se libère ainsi de son sentiment de culpabilité. En somme, il accepte que "l'intérêt général" soit sauvegardé.

CONCLUSION

Gide a eu ses moments d'engagement quoique faibles et temporaires. Les voyages en Afrique, la séduction de la Révolution Russe et la tentation du communisme resteront des étapes dans son expérience humaine, expérience qui aura convaincu Gide un peu plus qu'il n'était pas "de sa partie" de s'engager pour autrui.

Cette tendance de Gide vers l'engagement reste indécise: il se laisse aller à des élans nobles, mais souvent, trop souvent, sa conscience l'empêche d'agir. S'il s'est quelquefois engagé, ce fut temporaire; et comme si un malaise, qui rappelle la maladie imaginaire de Gide enfant, le retenait.

L'écrivain tentera toujours de trouver des explications pour justifier son refus. Ces explications se rattachent toujours à son état d'écrivain: il croit à la nécessité d'être libre de toute entrave pour pouvoir créer. C'est ainsi que, dans le sens où nous l'entendons, Gide n'a jamais pu s'engager.

NOTES (*)

1 Littérature Engagée, par Yvonne Davet, voir bibliographie.

2 André Gide, par François Fonvieille-Alquier, Collection Les Géants. (Voir bibliographie.)

3 "Nous voici réunis, camarades (...)", c'est ainsi que Gide commence son discours, le 23 décembre 1935, à Paris, deux ans après le procès de Leipzig.(in Littérature Engagée, p. 114.) Ceci a fait écrire à certains critiques de Gide "le camarade Gide".

4 in Humanité d'André Gide, p. 217.

5 in Correspondance André Gide - Roger Martin du Gard, p. 97

6 Pour de plus amples détails sur la biographie de Gide, voir: Boisdeffre,(Pierre de), La Vie d'André Gide; Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide; André Gide, Journal, etc.

7 in André Gide, Journal, par L. Adjadji, p. 16

8 Journal, p. 744

9 in Carnet Critique, p. 154

10 L'Esprit de Disponibilité dans l'Oeuvre de Gide, p. 191

11 Ne Jugez Pas, p. 39

12 Ibid., p. 90

13 Ibid., p. 74

14 Ibid., p. 10

15 Ibid., p. 97

16 Ibid., p. 201

(*) Dans le texte nous représenterons Journal Souvenirs, par Journal S., Ne Jugez Pas, par N.J.P., et Littérature Engagée par L.E..

17 Humanité d'André Gide, p. 222.

18 Nous avons écrit aux Archives de La Bibliotèque Nationale de Paris; à leur connaissance, Gide n'aurait été chargé d'aucune mission.

19 La lettre en question apparaît dans le Journal S., p. 1010 et suivantes.

20 Nous trouvons cette réflexion de Gide dans Ne Jugez Pas, p. 76.

21 Nous relevons à la page 943 du Journal S.: "Et je ne veux point faire le noir plus intelligent qu'il n'est."

22 in Humanité d'André Gide, Archambault, p. 218.

23 Journal S., p. 634

24 Naville écrit dans André et le Communisme: "Certains problèmes en lisière de la politique, qu'on ne peut pas passer sous silence, occupèrent néanmoins Gide à diverses époques."
Op. cit. p. 33.

25 Journal, pp. 446 et suivantes.

26 Ibid., pp. 454 et suivantes.

27 Cité dans Littérature Engagée, p. 96.

28 Ibid., p. 43.

29 Ibid., p. 44.

30 Humanité d'André Gide, p. 255.

31 Journal, p. 1132.

32 Humanité d'André Gide, p. 217.

33 in Retouches à Mon Retour de l'U.R.S.S., p. 107.

34 Ibid., p. 158.

35 *Journal S.*, p. 412.

36 Nous avons écrit aux Archives de la Bibliothèque Nationale de Paris pour savoir s'ils détenaient une copie de l'original et s'il éxistait toujours une traduction en russe. La réponse indique qu'il n'existe, à leur connaissance, ni version originale, ni traduction en langue russe.

37 *Journal S.*, p. 333.

38 *Robert ou l'Intérêt Général* in *Littérature Engagée*, p. 227 nous lisons: "*Arthur*: 'Et quand vous lui aurez tout appris, elle vous quittera, ou demandera une augmentation'."

39 Ibid., p. 316.

40 Ibid., p. 225.

41 Ibid., p. 226.

42 Ibid., p. 226.

43 Ibid., p. 249.

44 Ibid., p. 323.

45 Ibid., p. 247.

46 Ibid., p. 299.

47 Ibid., p. 226.

48 Ibid., p. 242.

49 Ibid., p. 321.

50 Ibid., p. 260.

51 Ibid., p. 267, nous pouvons lire: "Ma mère, elle non plus, n'est pas heureuse. Mais je crois qu'elle ne le sait pas. Mon père est tellement autoritaire qu'il l'a complètement supprimée. Elle n'ose plus rien dire devant lui; ni même devant mon frère."

52 Ibid., p. 229.

53 Ibid., p. 258, nous notons que Boris, parlant à sa fille Véra, dit: "Il (Robert, le bourgeois) a besoin de mon invention (...) et moi j'ai besoin de la vendre (...) Mais sans argent, je ne pourrais plus travailler."

54 Ibid., p. 234.

BIBLIOGRAPHIE

I. Oeuvres d'André Gide

Journal I889-I939, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, I95I.

Journal Souvenirs, I939-I949, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, I954.

L'Affaire Redureau, in Ne Jugez Pas, Paris, Gallimard, I930.

La Séquestrée de Poitiers, in Ne Jugez Pas, Paris, Gallimard, I930.

Souvenirs de la Cour d'Assises, in Journal Souvenirs, Paris, Gallim Gallimard, I954.

Corydon, Paris, Gallimard, I948.

Les Faux-Monnayeurs, Paris, Gallimard, I925.

Les Caves du Vatican, sotie, Paris, Gallimard, I922.

L'Immoraliste, Paris, Mercure de France, I902.

Voyage au Congo, in Journal Souvenirs, Paris, Gallimard, I954.

Le Retour du Tchad in Journal Souvenirs, Paris, Gallimard, I954.

Retour de l'U.R.S.S., Paris, Gallimard, I950.

Retouches à Mon Retour de l'U.R.S.S., Paris, Gallimard, I950.

II. Correspondances.

André Gide - Paul Valéry: Correspondance I980-I942. Préface et notes par Robert Mallet, Paris, Gallimard, I955.

André Gide - Roger Martin du Gard: Correspondance, I9I3-I934. Introduction par Jean Delay, Paris, Gallimard, I968.

III. Ouvrages critiques.

ADJADJI, Lucien, André Gide: Journal, Didier, Paris, 1970.

ALBERES, R.M., L'Odyssée d'André Gide, Paris, Nouvelle Edition, 1951.

ARCHAMBAULT, Paul, Humanité d'André Gide. Essai de Biographie et de Critiques Psychologiques, Paris, Blond et Gay, 1946.

BOISDEFFRE, Pierre de, La vie d'André Gide avant la N.F.R. (1869-1909), Paris, Editions Hachette, 1970.

BRACHFELD, Georges I. André Gide and the Communist Temptation, Paris, Librairie Minard, 1959.

BREE, Germaine, André Gide ou l'Insaisissable Protée. Etude critique de l'oeuvre d'André Gide, Paris, Edition Les Belles Lettres, 1953.

CHADOURNE, J.M., André Gide et l'Afrique. Le rôle de l'Afrique dans l'oeuvre de l'écrivain, Paris (A.G.) Edition Nizet, 1968.

DAVET, Yvonne, André Gide. Littérature Engagée. Textes réunis et présentés par Yvonne Davet., Paris, Gallimard, 1950.

__________ Autour des Nourritures Terrestres, Histoire d'un livre, Paris, Gallimard, 1948.

DELAY, Jean, La Jeunesse d'André Gide, Paris, Gallimard, 1956.

DU BOS, Charles, Le Dialogue avec André Gide, Paris, (Editions Sans Pareil, 2ème ed.) Corréa, 1947.

FONVIEILLE-ALQUIER, François, Les Géants: André Gide, Paris, Editions Pierre Charron, 1972.

FREYBURGER, Henri, L'Evolution de la Disponibilité Gidienne, Paris, Edition Nizet, 1970.

FRIEDMANN, Georges, De la Sainte Russie à l'U.R.S.S. Six Cartes Hors-Texte. Préface de Francis Jourdain, Paris, Gallimard, 1938.

HILL, Catherine, H., André Gide: L'Evolution de sa Pensée Religieuse, Paris, Edition Nizet, 1962.

HYTIER, Jean, A André Gide, Paris, Charlot, 1945.

KAPETANOVIC, Miodrag, L'Esprit de Disponibilité chez André Gide. Doctorat d'Université (Paris, Sorbonne), 1968.

LAMBERT, Jean, Gide Familier. Julliard, 1958.

MARTIN, Claude, La Maturité d'André Gide, Paris, Klincksieck, 1977.

MASSIS, Henri, D'André Gide à Proust, Lyon, 1948.

MAUCUER, Maurice, Gide, l'Indécision Passionnée, Editions du Centurion, Paris, 1969.

MICHAUD, G., Gide et l'Afrique, Paris, Editions du Scorpion, 1961.

NAVILLE, Claude, André Gide et le Communisme, Librairie du Travail, 1936.

RAIMOND, Michel, Les Critiques de Notre Temps et Gide, Editions Garnier, Paris, 1971.

SCHLUMBERGER, Jean, Madeleine et André Gide, Paris, Gallimard, 1965.

IV. Articles.

BOISDEFFRE, Pierre de, "Le Communisme d'André Gide," in French Studies, Vol. XXV, no. 2, Avril 1975, pp. 136-142.

BRIGAUD, Jacques, "Gide entre Benda et Sartre, un artiste entre la cléricature et l'engagement," Paris, Editions Minard, (Archives des Lettres Modernes, no. 134), 1972

BROSMAN, Catherine S.,"André Gide and Martin du Gard: For and against commitment", Rice University Studies, Houston, Texas, 1959.

CORNEVIN, Robert, "André Gide et l'anticolonialisme du voyage au Congo," Afrique Littéraire et Artistique, décembre 1969.

GARNEAU, René, "L'expérience communiste de Gide," in Nouvelle Revue Canadienne, avril/mai 1951, pp. 45-52.

GOULET, Alain, "Gide à travers la Presse Soviétique de 1932 à 1937," in French Review, Vol. XLIII, Special issue, No. 1 in 833110, pp. 136-178 (1956-57 à nos jours).

KING, Russell, "André Gide: Pour et contre la littérature engagée", Nottingham French Studies, pp. 29-39.

LACOUTURE, Jean, "Relecture du Voyage au Congo: Un anticölonialisme?", in Le Monde des Livres, no. 7732, 22-11-69.

MARTIN, Claude, L'histoire d'une Pièce mal fichue: "La Petite Dame" et "Robert ou l'Intérêt Général". Fragments inédits des Cahiers de Maria Van Ruisselberghe, in Revue des Lettres Modernes, 1973, pp. 133-157.

MOUTOTE, Daniel, "Le Journal d'André Gide et les problèmes du moi. (1889 à 1925)", in L'Information Littéraire no. 21, 1969, pp. 158-162.

NIZAN, Paul, "Un esprit non prévenu: Retour de l'U.R.S.S. par Gide", in Cahiers Littéraires de l'O.R.T.F., no. 16 (9e année) 9-22 mai, 1971.

PIERCE, Brian, "Gide and Staline", in The New Statesman, (Va) ON 76 015 vol. 78, Dec. 19th, 1969.

RAIMOND, Michel, "Engagement de Gide", in French Studies, no. 1, janvier 1971, vol. V, pp. 130 et suivantes.

SALZ, Lily, "André Gide and the Problem of Engagement", in French Review, no. 30, 1956-57, pp. 131-37.

SHACKLETON, M., "Disponibilité et Engagement chez André Gide", in French Studies in South Africa, 2 (1973), pp. 36-50.